

Le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu toute la somme de bonheur adéquat, à toute époque, au développement progressif de l'humanité.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an.	6 fr.
Six mois.	3 fr.
Trois mois.	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, RUE D'ORSEL, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, Administrateur

ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an.	8 fr.
Six mois.	4 fr.
Trois mois.	2 fr.

LE 17^e A GAFSA

Leur vie et leur tenue au camp. — Leur hygiène. — « Pas de femmes », comme on chante dans le « Petit Duc ». — Ils n'ont jamais voulu aller au Maroc.

Gafsa est une ville de 7 ou 8.000 habitants, située dans l'une des plus belles oasis africaines. Sa population comprend, outre l'élément indigène exclusivement composé d'Arabes et de Juifs tunisiens, une vingtaine de fonctionnaires, quelques commerçants français et des ouvriers italiens.

La vie à Gafsa est monotone. Aussi l'arrivée en ville du 4^e bataillon du 17^e fut-elle un événement. Les mutins furent très bien reçus par la population entière. L'aspect de la ville changea aussitôt. Ce ne fut plus dans les rues que soldats déambulant par groupes plus ou moins nombreux. Les quelques cafés que l'on trouve en ville — il n'y a pas de cantine au camp — regorgèrent de clients assoiffés par le soleil et la poussière du désert (le jour de l'arrivée du 17^e le thermomètre marquait 46° à l'ombre et l'on n'était qu'au commencement de l'été).

Tout le commerce gafsaïen profita du séjour des mutins. Les cafetiers, les débitants de tabac, les commerçants juifs, les marchands de cartes postales — en deux jours ils écouleront trois mille cartes postales — etc., firent et font encore des affaires d'or, ce qui n'empêche qu'à chaque instant on entend des récriminations du genre de celles-ci :

« Ah! ces soldats! ils sont voleurs!... Les soldats font tout renchérir! On ne peut plus vivre!... »

Ce qui est certain, c'est que le coût de la vie augmente dans des proportions considérables. Ne connaissant rien des habitudes tunisiennes, les soldats se font voler d'abord par le juif, l'homme de « la bedide commerce » qui leur « laisse » à des prix fabuleux de multiples « souvenirs de Gafsa ». Ils se font ensuite voler par l'Arabe roublard, lequel leur vend deux francs ses petites poules de Barbarie dont il n'aurait pas trouvé autrefois quinze sous ; ils se font enfin voler par l'honnête et patriotique bistro, qui ne fournit plus maintenant que du « vin à soldats », du « café à soldat » des « liqueurs à soldat », c'est-à-dire ce qu'il y a de plus ignoble comme boissons.

A la caserne, composée de baraques disposées symétriquement à quelque cent mètres de la ville, les mutins mènent une vie qui, comme celle de tous les soldats, n'est pas le rêve.

Les locaux — y compris ceux de la salle de police et de la prison — sont assez vastes pour les abriter tous. Par contre, la literie est insuffisante. Le nombre des lits étant de beaucoup inférieur à celui des hommes, ceux-ci sont mal couchés. Je connais certains soldats qui, pendant cent deux jours — c'était à l'époque où la classe 1905 n'était pas encore libérée — n'ont eu, pour toute literie, qu'une couverture ! Les chevaux de ces messieurs les gradés avaient, en plus de la couverture, la paille !...

Les habits vont de pair avec la literie. Comme effets de la première portion, les mutins n'ont que les effets 3. Ils ont, en outre, un caleçon, une flanelle un bourgeois de toile, un pantalon de toile, deux chemises — une supplémentaire sans doute. — Tous ces effets, est-il utile de le dire, sont mauvais, troués, sales. Chacun prenant la tenue qu'il lui plaît pour sortir, on ne voit en ville que des soldats affublés de treillis rapiécés maintes et maintes fois, de vestes grasses, de ceinture extra-réglementaire jaunes, bleues, rouges, d'espadrilles en ruine, etc... On y voit les accoutrements les plus bizarres et d'un aspect qui n'a rien de militaire. Les bons patriotes de Gafsa en sont révoltés (et les soldats donc !)

La nourriture n'est pas supérieure à celles des régiments de France. Il faut des estomacs de vingt ans pour pouvoir la digérer. C'est pourquoi chaque dimanche, les soldats qui sont libres vont par groupe au marché, achètent poules, pigeons, etc... et font la cuisine en plein air. C'est un spectacle pittoresque, ce jour-là, que celui d'une centaine de soldats faisant leur popote tout autour de la ville et dans l'oasis ; ceci s'offre aux yeux du promeneur du haut d'un petit monticule avoisinant le camp.

A leur arrivée à Gafsa, les mutins faisaient cette cuisine à l'intérieur du camp, avec le campement même des compagnies, et laissaient la se corrompre, sous l'influence du soleil, les débris de leur repas. Le résultat de cette négligence ne tarda pas à se produire. Une épidémie de dysenterie éclata au 17^e et de nombreux soldats entrèrent à l'hôpital, qui est loin d'être un hôpital modèle, bien que son personnel ne soit pas composé de « sœurs ».

On compta jusqu'à trente-cinq malades à la fois d'un de marque, le capitaine Bridon, lequel profita de cette circonstance pour rentrer définitivement en France. Le soldat Carrière, moins heureux, mourut

dans les premiers jours d'Octobre et fut enterré en grande pompe dans le cimetière européen.

Déjà un autre soldat du 17^e était mort dans des conditions assez singulières. S'étant présenté à la visite, il ne fut pas reconnu par le major. Le lendemain il mourut ! Sous prétexte que ce soldat n'avait pas eu une vie irréprochable (?), le commandant Villaret, qui pourtant est un « brave type », de l'aveu de « ses enfants », éprouva le besoin d'injurier le mort au-dessus de sa tombe ; son oraison funèbre, dont il voulait faire une leçon de morale, ne réussit qu'à dégouter un peu plus de l'Armée les personnes présentes aux obsèques du malheureux soldat !

Puisque j'ai parlé du commandant du 17^e, il est bon, je crois, d'ajouter quelques mots à son sujet. Le « brave type » — il est entendu que c'en est un — a la conscience tranquille.

Religieux, ainsi qu'il le proclame publiquement, il oblige ses soldats à l'abstinence de la chair.

Il est plus que religieux : il est pudique, austère, puritain. Des femmes... il n'en veut pas !... — pour ses soldats, naturellement. Prétendant quelques disputes entre ceux-ci et les Arabes, il a, pour toute l'année, consigné à la troupe le Fondouk où sont les maisons publiques de Gafsa. On devine aisément quelles sont les conséquences d'une telle mesure, surtout si l'on sait que les soldats ne peuvent avoir aucune relation avec les très rares Européennes de la ville, pas plus qu'avec les « mouroques », qu'il leur est impossible d'approcher, ne connaissant pas leur langue.

Contrairement à ce qu'on croit volontiers en France, les mutins ne sont pas surmenés physiquement. Ils ont les mêmes officiers et sous-officiers qu'à Béziers et n'ont aucun rapport avec la compagnie de discipline tunisienne qui n'est plus à Gafsa depuis leur arrivée, mais à Kairouan.

Pendant plusieurs mois, ils n'ont rien fait : aucun exercice, aucune manœuvre, aucune marche. Depuis quelque temps, ils font deux marches par semaine, sans chargement. Seuls, les musiciens travaillent : l'attitude qu'ils ont prise au moment de la mutinerie ayant attiré sur eux la bienveillante attention de Picquart et Clemenceau.

De nombreux soldats sont employés en ville, comme ouvriers, chez différents patrons ou particuliers :

M. Rey, vice-président de la municipalité, a continuellement à sa disposition un peintre du 17^e qui lui fait d'innombrables travaux.

Un autre soldat travaille chez M. Petit-Martin, boulanger. Un cordonnier italien, Zanca, emploie dans son échoppe deux soldats, etc...

Ne désespérons pas de voir, un de ces jours, les troupades faire concurrence aux petits cirqueurs à un sou !

Les mutins du 17^e ont encore sept ou huit mois à passer au régiment. Ce temps peut leur réserver certaines surprises désagréables. Déjà ceux de la classe 1903 ont été libérés trois mois après les soldats de France, et ceux de la classe 1904, qui devaient être libérés depuis six mois, sont encore là, malgré la promesse qu'on avait faite à tous de ne pas les punir individuellement. Il est possible que les soldats de la classe 1904 soient retenus jusqu'au mois de septembre prochain : c'est là une dure punition pour ceux qui ont déjà six mois de rabiot.

En outre, en janvier, 80 mutins — les fortes têtes sans doute — furent envoyés dans différentes garnisons d'Algérie, de Tunisie et de France. Quelques-uns furent même envoyés au Maroc, où les officiers et sous-officiers qui les commandaient firent preuve d'une excessive brutalité. Il est à supposer que certaines plaintes ou menaces adressées à Clemenceau et Picquart produisirent sur ces derniers un effet salutaire, car, quelques jours après leur départ, les soldats furent tous rapelés à Gafsa.

Pour faire suite à cet ensemble de détails sur la vie en Tunisie du 17^e, je crois utile de dire qu'il ne faut accorder aucune créance aux racontars des journaux bourgeois publiant les nouvelles parfois les plus fantaisistes sur ce régiment.

Ainsi tous les journaux de France ont reproduit cette information d'un de leurs confrères tunisiens déclarant que le 17^e avait demandé à faire partie du corps expéditionnaire du Maroc. Il est vrai qu'un soldat de la classe 1903, par conséquent sur le point d'être libéré, envoya une lettre dans ce sens à un quotidien de Tunis, mais cette lettre fut suivie aussitôt d'une seconde signée de nombreux soldats protestataires et que nos bons journaux français oublièrent de publier.

Qu'on sache bien que le 17^e ne tient pas à aller se faire décamer au Maroc ou ail-

leurs pour la gloire de Picquart et de Clemenceau. Sans être un régiment d'hommes extraordinaires, il y a belle lurette qu'ils se moquent du Drapeau et de la Patrie et son séjour à Gafsa n'aura pas pour résultat de le ramener à des sentiments qu'il n'a plus depuis longtemps.

Ben-Kouskous.

~~~~~

Ceux de nos abonnés dont l'abonnement est expiré ou expire avec ce numéro, voudront bien nous en envoyer le montant directement, afin de nous éviter des frais de poste onéreux et inutiles.

Ceux qui ne voudraient pas renouveler devront nous réexpédier le numéro, avec la mention : « refusé ».

## Au hasard du chemin

### MISÈRES D'EN-BAS

En un gentil petit article tout plein d'émotion et léger comme une fleur ; de la même plume qui conte allègrement les faits divers quotidiens : assassinats, suicides causés par la misère, virologies, etc..., etc... le Matin rendant visite à un pauvre petit atelier de fleuristes dans une pauvre petite maison, nous apprend qu'il faut une heure et demie pour confectionner une grosse de fleurs, que les 144 pièces sont payées quatre sous, et que le magasin les revend dix-neuf.

L'ouvrière a rapporté au patron quatre fois plus qu'elle n'a gagné.

En travaillant dix heures, on peut se faire vingt-six sous par jour, vingt-et-un si on lève la tête de temps à autre.

Des exemples de ce genre ne suffisent-ils pas pour prouver que la prostitution est surtout due à l'exploitation.

### QUESTIONS DE VOIRIE

Zola n'ayant pu être de l'Académie, ses amis d'hier, triomphateurs aujourd'hui, décident qu'il sera au Panthéon. Grand émoi chez toutes les oies, populaires et extra-populaires. Mais un monsieur Lannes intervient et déclare qu'en sa qualité de petit-fils de lui appartient de protéger la poussière de ce qui fut son grand-père. Incontinent, il réclame les restes, ne voulant pas qu'ils soient profanés par ceux de Zola.

~~~~~

Rocheport assure que c'est un sale coup pour la fanfare et que l'exemple donné par le petit-fils de Lannes pourrait bien être suivi par les autres « grandes familles ».

Ce serait, en effet, du propre, car il est évident, palpable, que de ce fait formidablement révolutionnaire surgirait la hausse du prix du pain, du prix du sucre, du coût des loyers, de la moutarde, des bonnets de coton, etc...

Voici de quoi alimenter les conversations, sinon les estomacs.

CENSURE GOUVERNEMENTALE

de la Presse :

On apprend que les correspondances envoyées à leurs familles par nos soldats qui luttent au Maroc, sont ouvertes, et que les lettres contenant des révélations gênantes pour le gouvernement sont mutilées ou déshabillées par les fonctionnaires du cabinet noir.

De la sorte, on ignore absolument ce qu'on vu les seuls témoins qui pourraient nous renseigner sur ce qui se passe au Maroc.

Et la Presse termine en formulant l'espoir qu'il se trouvera un député pour interpellier sur ces faits gouvernementaux. Pour notre part, nous n'en serions point fâchés, curieux que nous sommes de connaître la réponse qui serait faite à pareille question. Mais ce que nous savons déjà, et ce sans interpellation, c'est que les lettres sont confisquées ou châtées au passage pour éviter que l'on sache au-dehors de quels exploits, de quelles atrocités nos soldats se rendent dignes ; pour éviter que soient communiqués aux journaux révolutionnaires des faits scandaleux, révoltants, comme ceux que l'on a sus dernièrement.

LA BONNE RÉPUBLIQUE

M. Maujan, en balade à inaugurations d'écoles, toast et discours jusqu'à plus soif, célèbre la république et ses bienfaits, et déclare qu'il y a quelque chose de changé...

...En effet : un sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur.

Et tenez pour assuré que ledit Maujan est le dernier à s'en plaindre.

PONSONDUTERRAILLÉRIES

Michel Zévaco affole ses collègues du Matin. Voici, en effet, ce qu'on lit à propos de la nouvelle randonnée automobile :

« Une bande de cinquante loups se mirent à suivre la voiture. Les loups l'entourèrent et cernèrent

immédiatement l'automobile. En vain on fit marcher la trompe pour les effrayer, et on dirigea la lumière des phares sur eux pour les écarter.

« Les loups grouillaient autour de l'auto et ils commencèrent un siège en règle. Quelques-uns s'attaquèrent aux pneumatiques, « ils ne crurent pas : c'était des Michelin — Note du Liberté. » Alors Scarfoglio et Sirtori sortirent précipitamment leurs armes et leurs munitions.

« Une fusillade nourrie crépita et dura près de vingt minutes.

« Au bout de ce temps, les cadavres de vingt-deux loups jonchaient le champ de bataille, et les vivants se mettaient en devoir de dévorer les morts.

« Le moleur se remit à marcher et la voiture s'éloigna à toute vitesse de la scène de carnage, tandis que Scarfoglio remerciait la Madone de lui avoir évité de coucher dans le ventre d'un loup, lit essentiellement désagréable et mal commode.

« Saint-Chaffray raconte que, par 105 degrés de longitude est et 33 degrés de latitude nord, il a rencontré en plein midi un aigle énorme à l'heure précise où lui et Autran mangeaient une sandwich.

Comme l'aigle tournait, menaçant, au-dessus de l'auto et que Saint-Chaffray ne se rendait pas compte bien exactement si l'aigle en voulait à lui ou à sa sandwich, il fit usage de sa carabine et l'aigle s'affaissa lourdement sur le sol.

Pouvoirs lous ! Fallait-il qu'ils eussent fait pour dévorer des pneumatiques ! Et cet aigle, cet aigle qui apparaît à l'heure précise où l'on mange des sandwiches ! Cet aigle qui, peut-être, eût été dans les airs voyageurs, sandwiches et automobiles. Voilà du reportage, au moins ! Et, comme disait le ne sais plus qui à propos de feuilletons horribles : quand c'est à ce degré-là, ça commence à redevenir intéressant !

CEUX QUI NE MARCHENT PAS

Le citoyen-député unifié Selle, maire de Denain, refuse de payer sa cotisation : les trois mille francs que le Parti a décidé de retenir sur les six mille supplémentaires. Il préfère s'en aller.

Pourquoi vous offusquez-vous, poires socialistes, puisque vous feriez comme lui si vous étiez dans sa peau ?

Tenez compte que tous les députés socialistes ne collaborent pas, en cachette, au Matin, comme le citoyen Rouanet, tripotant les dossiers des commissions.

Or, il faut vivre. Et si Selle s'en va, vos illusions vous restent.

Les deux Jeunesses

N'est-il pas pénible de constater le sol engouement d'une partie de la jeunesse actuelle pour les sports ?

Chez elle, seul le souci d'une grande course routière ou la victoire supputée d'un coureur favori trouvent place dans ses préoccupations. Avec quelle avidité ces jeunes gens lisent les détails pathétiques d'un tournoi sportif ! Il faut avoir assisté à un de ceux-ci pour se rendre un compte exact des mentalités, ils palpitent et frissonnent d'émotion pendant la durée de la course, et il est curieux d'entendre les clameurs quand on proclame les résultats de la lutte. Si c'est un français qui en est le vainqueur, l'honneur national est sauve, on se sent fier d'être français, on acclame avec frénésie le triomphateur. Il arrive quelquefois malheur au coureur étranger qui sort vainqueur de l'épreuve. Il faut alors entendre les protestations ; il y a eu tricherie, le gagnant a usé de stratagèmes malhonnêtes, de subterfuges odieux ; à grands cris, ces hystériques du Sport demandent la disqualification.

Quel contraste entre ces passionnés aveuglés par leur passion même et la jeunesse en révolte contre la société ! Et n'est-ce pas spectacle réconfortant que celui de ces jeunes, studieux, cherchant à se perfectionner par une éducation rationnelle, s'adonnant avec persévérance à l'étude des grands problèmes sociaux qui agitent et passionnent le monde du travail ? Rien ne leur est indifférent, tout est pour eux matière à discussion, et il faut reconnaître que beaucoup s'efforcent de réunir tous les éléments d'informations qui font les opinions solides.

Sans être trop optimistes, nous pouvons constater chez nos jeunes camarades libéraux cette tendance à se perfectionner par la connaissance de la philosophie anarchiste et par l'éducation basée sur la science et le raisonnement, cerveau dégagé des inepties apprises à l'école primaire.

Nous pouvons espérer que leur activité s'exercera avec décision et méthode dans un sens nettement révolutionnaire, car il y a chez eux des ferment de révolte qui ne demandent qu'à se développer, qu'à prendre de l'extension, qu'à sortir des cadres de la discussion théorique pour passer à l'action démonstrative et pratique.

Marceau Rimbault.

Vive l'Armée !

Du Matin :

Dar-Ould-Fatima, 15 mars. — Dépêche de notre envoyé spécial (réception de Tanger le 20 mars). — Je viens d'assister à un spectacle plus effroyable encore que celui du 8 mars, où les Mdakra, cernés de toutes parts dans une cuvette, furent hachés par la mitraille pendant près d'une demi-heure.

Le carnage d'aujourd'hui dépasse en horreur tout ce qu'on peut imaginer. Quinze cents cadavres, éventrés par les obus, troués par les baïonnettes gisant sur les décombres fumants des douars de la zaouia de Si-el-Ourimi.

Parmi eux se trouvent des femmes et des enfants que nos schrapnells n'ont pu distinguer à trois mille mètres.

Cette leçon a été rude et nos glorieux morts, mutilés avec tant de sauvagerie, ont été vengés, bien vengés.

On serait malgré tout, tenté de s'apitoyer sur ces monceaux de cadavres, si l'on n'avait pas encore présentes à la mémoire les atrocités commises par les Chaouia tant dans Casablanca même, les 5 et 6 août, que dans les combats ultérieurs.

Cette hécatombe était rendue, du reste, inévitable par l'insolence des tribus qui étaient encore venues nous attaquer. Elle était nécessaire pour impressionner les rebelles et leur donner une juste idée de la puissance de nos moyens de répression.

Cette journée aura fait plus pour la pacification des Chaouia que toutes les palabres qui se sont poursuivies pendant de longs mois.

A quatre heures, le combat s'engage, comme d'habitude, par la fusillade de la cavalerie. Les Marocains couronnent une crête ; nous avons nos réserves à l'arrière.

Nos batteries se mettent en position et aspergent les crêtes que l'infanterie occupe une demi-heure après.

De ce point on découvre un douar important de plusieurs centaines de tentes. En quelques instants il est bouleversé par nos obus à la mélinite. Tous les coups portent.

Des groupes de dix, vingt individus sont dispersés par un seul éclatement de projectile. Les cadavres tombent en tas les uns sur les autres et le bombardement continue jusqu'à ce que plus rien ne bouge.

L'infanterie est alors lancée, mais elle est reçue à coups de feu par les derniers survivants cachés sous les tentes. L'assaut est donné et les baïonnettes achèvent l'œuvre des obus.

Mais ce n'était pas fini.

Du point où l'on était arrivé apparaissent cinq autres douars, aussi importants que le premier, tous grouillants de cavaliers et de fantassins en armes, tirant à grande distance sur nous.

Les batteries se mirent de nouveau en action et quatre des douars visibles furent inondés d'obus avec une intensité effrayante. Le cinquième douar est hors de portée de nos pièces.

La nuit commence à tomber, le ciel menace. Nous sommes à cinq heures du bivouac. Aussi, le général d'Amade, estimant la leçon suffisante, épargne le dernier village.

L'infanterie de la colonne du Tirs pénètre à la baïonnette dans les derniers douars bombardés et achève le carnage. Au milieu d'un de ces douars se dresse une grande tente blanche. C'est celle du caïd Ben Nouala qui a pris la fuite. Autour de cette tente, immobiles, terrifiés, tassés les uns contre les autres, restent une centaine de survivants, entourés de monceaux de cadavres. Ils attendent la mort, n'ayant plus la force de se défendre ni la conscience de se rendre.

Les tirailleurs, enivrés de sang et de poudre, se lancent sur eux, la baïonnette haute, mais le capitaine Roquefort les arrête et explique aux Marocains que leur vie est sauve et qu'ils n'ont plus rien à craindre. L'un d'eux tire un coup de feu dans la direction de l'officier ; celui-là seul est passé par les armes. Les autres sont épargnés.

Le soleil a maintenant disparu derrière l'horizon et le rougeoyer du ciel se confond avec celui de la terre.

Des râles d'agonie montent de partout. Des silhouettes affolées errent dans toutes les directions, s'enfonçant éperdues dans la nuit pour fuir cet enfer.

Le ralliement est sonné, les troupes se forment en ordre de colonne et regagnent le bivouac à minuit, sous une pluie battante. Bien que l'infanterie ait fait dans cette journée de soixante kilomètres, soutenu trois heures de combat et marché sous la pluie battante, dans un terrain détrempé, les hommes ne sentent pas la fatigue.

Ils ont la satisfaction d'avoir vengé tous leurs camarades, si héroïquement tombés depuis huit mois sur le sol marocain.

Que pourrait-on ajouter à ces lignes effrayantes pour en faire ressortir toute l'horreur ? Et les tableaux évoqués par un journaliste soucieux d'informations ne semblent-ils pas émanés de la plume d'un romancier outrancièrement sentimental, imaginaire à l'excès ?

Tout cela, tout ces massacres pour la fortune de quelques capitalistes internationaux ! Mais ces horreurs nous touchent à peine quand il s'agit de blancs, à plus forte raison s'ils ne concernent que des noirs.

Et nous traitons de bandits les prussiens qui, en 1870, ne furent pas plus sauvages et pas plus assassins que ne le sont nos soldats au Maroc !.

Leurs Actes et les Nôtres

Il y eut, dernièrement, aux Folies-Bourbon, un moment de stupeur. Le millionnaire Berteaux qui, quelques jours avant, avait copieusement allongé les oreilles à un des sbires de la Maison, saisit l'occasion propice, croyait-il, pour jeter bas la bande de coquins qui nous gouvernent.

Une fois de plus, le dompteur de la place Beauvau a ramené dans le droit chemin sa majorité de chiens couchants.

Des mots de République, Démocratie, il cingla comme à coups de cravache ses sujets soumis, lesquels s'empresèrent de lui faire un rempart, non de leur corps, aucun Vaillant n'était là, mais de leur vote de confiance.

Ce vieillard eut encore l'apais plaisir de fouailler les tristes pantins qui représentent la foule ; ceux qui grillent du désir de lui succéder, tout en jetant un regard sur le maroquin, n'oubliant pas l'autre, celui qui demeure le péril, l'écueil pour la douce sinécure, la Roche Tarpeienne du Capitole républicain. Notre policier se charge de cette opération touchée du tripotage marocain, et ceci ne va pas sans difficulté ni danger pour l'opérateur.

« Tire-toi de ce pétrin, semblent dire nos honorables, et nous verrons après ». Cela lui permet de temporiser, de grossir son magot. Tant qu'on parle du Maroc, on ne songe pas à mal faire ; aussi, est-ce par des chantages réussis, que, profitant de la situation, il obtient ce qu'il veut de sa majorité à tout faire.

Cet homme qui, sur le tard, a renié tout son passé, semble trouver un malin plaisir à sévir contre les révolutionnaires, ses frères de jadis. Après avoir usé du complot, il s'est attaqué aux syndicalistes, aux antimilitaristes ; il a tâté du fonctionnaire récalcitrant, a goûté à l'anarchiste.

Il semble qu'il ait pris goût à ces derniers. Non content d'avoir exalté le flic, implanté le policier, il a institué le mouchard, cette X^{me} plaie, non pas d'Egypte, mais de France.

Le régime flicocratique s'étend sur nous, nous enveloppe, et, telle une pieuvre, nous enserre de tous côtés. Sommes-nous donc morts ou endormis ? Que faut-il faire pour nous débarrasser de cette vermine ?... Il nous faudrait cependant montrer les dents pour nous faire craindre ; on écrase le roquet, mais on recule devant le dogue.

Nos gouvernants ont appris notre force et compris que notre action était véritablement vivante. Ils voient, dans l'antipatriotisme et son succédané, l'antimilitarisme, le cauchemar troublant leur quiétude. Nous pouvons affirmer que nous avons touché juste, et que cette propagande porte en elle-même ses fruits ; qu'elle donne un résultat immédiat ; la preuve en réside dans la folie de répression s'emparant de nos maîtres. Ah ! ils consentent bien à remettre en liberté les mécontents du Midi et quelques fonctionnaires qui furent bien sages pendant leur pénitence ! Mais pour les révolutionnaires, point de « clémence » ; ils ont si mauvais caractère ! Jamais contents de l'état des choses ! et, raisonnablement, on ne peut les faire bénéficier d'une mesure semblable à celle accordée à Ferroul et autres rédempteurs de foule nallucinée.

« Pas de grâce pour les antipatriotes, les révoltés, a dit Clemenceau, sans cela, la République est foutue. »

Diab ! elle tient donc bien fragilement, cette pauvre Marianne, qu'on a tant soin de son piédestal !

Nous, anarchistes, comprenons cela ; les gouvernants sont dans leur rôle ; soyons dans le nôtre. Nous savons fort bien que les lois faites en dehors de nous ne peuvent qu'être contre nous. Nous en subissons les coups, sans pouvoir toujours nous y dérober, et en attendant de les rendre en totalité.

Il serait fou de croire que des tyrans vont permettre à leurs ennemis de se retrouver face à eux, alors que les géolés ont de si bons verrous. Laissons de côté les mots ronflants : Justice, Équité, etc., etc. ; le Droit est là où est la force ; soyons donc forts si nous ne voulons être submergés, si nous voulons vivre. Que sans cesse notre action se multiplie, s'intensifie ; nous ne pourrions qu'y gagner une vie meilleure, plus en rapport avec nos goûts, nos aspirations, nos désirs, nos conceptions. Ne nous laissons apitoyer par aucun vain sentiment d'humanité, de bonté ; nous avons trop payé pour apprendre, et les leçons ont été bonnes, quoique chères. Quand un verdict heureux remet des nôtres en liberté, ne nous laissons pas attendre par cela. La connaissance insuffisante des lois pour les uns, l'hypocrisie pour les autres sont, d'une façon presque absolue, les déterminantes de ces verdicts. Ne croyons pas plus au juré, bourgeois sympathique, qu'au magistrat libéral ; tartuffes et fumistes s'entendent comme larrons en foire pour nous bernier, nous écraser. Chaque fois que la

bourgeoisie a été attaquée dans ses œuvres vives, elle n'a pas hésité à frapper avec la dernière rigueur, à se défendre par la plus féroce répression.

Évoquons un instant la période troublée de Ravachol à Caserio, plus tard même ; nous voyons la magistrature arrachant par la peur à la bourgeoisie affolée, éperdue, des verdicts impitoyables. Ah ! ils étaient rares, à ce moment-là, les bourgeois libé-

raux et sympathiques. Il est dans le rôle de chacun de se défendre ; la bourgeoisie a des armes qu'elle s'est faites, que nous lui avons forgées ; nous, nous aussi, les nôtres.

Et retenons, pour en faire notre profit, cette parole du substitut Frémont :

« Il est des gens avec lesquels on ne discute pas, on constate et on frappe. »

René Dollé.

Adieu d'un Séminariste A SARTO ET SA GALÈRE

Grand Lama du Vatican, je pliais hier, sous la cangue de fer de tes absurdes disciplines. En proie aux directeurs du séminaire, à l'énoncé des non-sens dogmatiques j'étais contraint d'étouffer les répliques de la raison, et, en mon cœur de vingt ans, de substituer aux sentiments sacrés de la nature, la haine, le mensonge et le fiel de l'hypocrisie clérical.

Aujourd'hui, je brise mes chaînes, et te jette, avec mon froc, le défi de ma raison émancipée.

A tes suppôts, manufacturiers de monstres calotins, je verse, à mon tour, la dime du mépris et des justes revanches.

Victime de leurs basses manœuvres, aux meilleures années de ma jeunesse, bien loin de me croire obligé envers tes sinistres charlatans, je vais leur demander justice des hontes intellectuelles subies dans les chenils de la prêtraille et des essais de déformation morale qu'ils ont tentés sur moi.

Quand tes racleurs m'ont ségrégué du peuple, je n'étais qu'un enfant, être passif et médium sans force dans les mains de tes magnétiseurs. Et puis, leurs suggestions fascinent si puissamment l'ardente « folle du logis », aux jeunes années où le cerveau s'épanouit en rêves magnifiques, où le cœur s'exalte vers les sublimes espoirs !...

Ils me vantaient la gloire des autels, le prêtre sacré surhomme de par les saintes onctions, les splendeurs paradisiaques, et cent autres fadaïses, mais, en réalité, ils allaient m'ensevelir vivant dans la cellule du séminaire, me châtrer de mon libre vouloir et m'abrutir dans l'agenouillement à leurs pieds, au pied de la sombre croix, dans l'horreur de n'être plus que leur chose et de réaliser le cadavre jésuitique.

Pourquoi le monde moderne tolère-t-il en core tes hideuses cages, Truchement du Divin Pigeon ? Ah ! si l'on savait ce qu'est un séminaire et quels forfaits infidèles s'y perpètrent dans l'ombre inviolée du profane laïque, mais souillée de turpitudes et de crimes rituels.

Eh bien, je vous dénoncerai à la vindicte populaire, toi et tes garde-chiourmes !

J'accuse : Vous prétendez monopoliser la saine discipline et garantir la vertu par la foi ;

Or, vous nous mettiez au séminaire, mes camarades et moi, à l'étude de la pornographie biblique ; vous salissiez notre imagination d'obscénités diaconales, à nulles autres pareilles, — le traité De luxuria, c'est le record de la saloperie ! — De plus, vos méditations scabreuses sur le péché — celui de la chair notamment — abondent en détails suggestifs, et, nous mêlant en corps à corps avec l'obsession passionnelle, vous faites monter au paroxysme nos fièvres juvéniles. Et vainement, pour nous donner le change, vous nous faisiez nous prosterner devant la Vierge-Mère Immaculée, Vénus démarquée pour immatérialiser l'énergie d'amour, pour leurrer les frissons de chairs hystériques et de virginités obligées.

Aussi bien, la nuit, au séminaire, la luxure ensoutanée lève ses voiles menteurs.

S'il me plaisait de documenter ceci, je pourrais produire des billets galants du diacre X... au tonsuré R... ; j'en ai fait, en mes loisirs, une collection intéressante, bien qu'on n'ait jamais relevé de cas « intéressants » dans les commerces de ce genre-là, ce dont il faut nous féliciter, d'ailleurs, les curés étant de mauvais accoucheurs, témoins les abbés Cassan et Larquemine.

Ce stupre ignominieux retombe sur vous, tiarés, mitrés et directeurs. Afin de caricaturer l'homme en prêtre, vous faites des inconscients et des aboultiques. Insensés, qui voulez endiguer la poussée impétueuse des instincts naturels, vous n'aboutissez qu'à la faire dévier en directions obscures. Vos séminaires, vrais muséums de tératologie, pululent d'anormaux.

J'accuse encore : Vous dénommez bêtement votre théologie, la Science des Sciences, votre rempart inexpugnable contre les assauts de la pensée moderne. Or, la Science est le résultat des expériences de l'humanité ; mais votre révélation et vos dogmes ne sont aucunement susceptibles de méthode expérimentale. — « Dieu existe, dites-vous, et sa révélation est un fait, c'est prouvé par les Saintes Ecritures », et par ailleurs, l'autorité de ces mêmes Ecritures se prouve par la véracité de Dieu, de ce Dieu qui est en question.

Autre rouet : Le dogme proféré *ex cathedra* est vérité puisqu'il émane du Pape infallible, et l'infaillibilité du Pape est prouvée par le dogme !

Tout l'échafaudage catholique repose sur ce cercle vicieux. La pesante *Somme* de Thomas d'Aquin, avec ses ridicules erreurs antiscientifiques, n'a pas de plus solide fondement.

J'accuse enfin vos innombrables contradictions, imposteurs qui escamotez la difficulté dans les nuages du mystère. Pourquoi me disiez-vous, d'une part : « Il n'y a pas d'effet sans cause », ceci pour expliquer la création du monde ; et, d'autre part, vous énonciez que dans l'Eucharistie les accidents ou modalités de la matière subsistent sans le substrat matériel ! S'il n'y a pas d'effet sans cause, la vibration qui engendre la couleur blanche du bon dieu en cachets, cette vibration, cette énergie est produite par la matière, en l'espèce le papier-hostie.

Mieux que Renan et l'abbé Loisy — lus en cachette au séminaire — l'évolution intellectuelle peu à peu m'affranchissait de votre joug. Au crible de la logique, rien ne restait de vos chimères religieuses. Je saisisais déjà jour de nouveaux contrastes entre le Christ des Évangiles et ce Christ défiguré, mué en Sacré-Cœur mignard et pommadé qui sert à opérer chez les jeunes filles un *virement de fonds*, un leurre d'amour mystique. Le contraste devenait plus ironique, ô Sarto, quand je t'opposais le philosophe de Nazareth, l'humble pèlerin des sentiers de Judée, ce « fils de l'Homme » qui n'avait pas de pierre où reposer sa tête. Je m'indignais, alors, contre l'orgie de ton palais et tes ineptes fastes, Idole Vaticane, ventripotent sémé accroupi sur le trône pontifical, simlacandide en ta robe blanche. Tu synthétises en toi toutes les noires infamies de ton Eglise, toutes les rancunes des complots avortés et des *Syllabus* ratés, tous les ridicules des encycliques surannées et impudiques. Et bien loin que ta voix ait pu m'élever, je prêtai l'oreille, du fond de ma cellule, aux clameurs révolutionnaires de dehors. Les fiers blasphèmes du peuple libérateur n'avaient pour toute réponse que l'éternel silence dans l'infini sans Dieu. Et ce vide des plages de l'infini et des sanctuaires, j'en eus l'amère conviction au spectacle des humaines détresses et des misères lamentables dont vous vous dispensez de solutionner l'angoissant problème, en disant : « C'est le châtiment de Dieu ! »

Je ne redoute pas plus ce châtement que vos foudres et vos rages de bêtes venimeuses. Je vais, heureux et libre, danser avec la jeunesse de mon âge sur les ruines de votre règne à jamais exécré. Avec ces fils du Progrès, qu'exaltent la justice et la liberté, aujourd'hui j'entre en lice contre vous, pour hâter la destruction de vos derniers vestiges et participer aux joies et aux labeurs des temps nouveaux.

Lois Poi-Reuest.

Lois de Progrès L'HOMME ET LA PLANTE

« Donnez-moi la carte topographique d'un pays, décrivez-moi son climat, sa configuration, ses rivières, ses vents, sa géographie physique ; décrivez-moi « ses produits naturels, sa flore, ses conditions zoologiques, et moi je me charge de vous indiquer, à priori, comment l'homme est fait dans ce pays-là, et quelle part il aura dans l'histoire ; non « pas par hasard, ni dans une époque déterminée, mais bien par nécessité et dans tous les temps. »

Ainsi écrit Victor Cousin, et ceci me permet de développer un peu plus longuement cette idée de l'harmonie qui, de la plante et du monde végétal, devrait et pourrait s'étendre à l'homme, au règne humain tout entier.

Pour étudier l'animal, tout l'animal, il faut approfondir la physiologie des plantes. Voyez, dans une plante de grande hauteur, jeune toutefois, la posture de la tige, sa grosseur, l'état des tissus, la profondeur des racines, la droiture ou la courbure de l'épave, l'éurythmie entre celle-ci et les branches et le tout.

Nous devrions pouvoir parler des corps vivants ; nous devrions connaître — scientifiquement — les qualités de nos chairs, le fonctionnement, les combinaisons de nos squelettes ; — nous devrions savoir comment, ces qualités meilleures, ces structures supérieures se créent, dans quelles conditions, par quels moyens, par quels procédés nous pourrions les produire.

Pénétrer les révolutions, les inventions, les troubles mystérieux qui bouleversent — soudainement ou lentement — les cerveaux ; analyser, suivre pas à pas, dès son commencement l'intrigue, la trame de la dégénérescence organique, psychique et physique ; découvrir les éléments, la technique et l'art pour la construction, pour la construction rationnelle du plus précieux, du plus merveilleux parmi les monuments vivants : le monument humain ! Voilà l'idéal, le suprême idéal de la science et de l'art !

Et, maintenant, pour revenir à notre sujet : Les lois qui prédominent à la vie du monde végétal, les modes de formation et de structure des grandes végétations ne diffèrent pas de ceux qui tiennent à l'organisation physique de l'homme. Les arbres, eux aussi, ont une conscience, une conscience enfantine, rudimentaire. Pénétrez dans un bois, ou bien suivez un peu les bords d'une rivière jusqu'à ce que vous parveniez à rencontrer un de ces grands arbres, au tronc tordu, à la cime repliée, presque tombante. Vous verrez, dans la disposition des fibres, des branches, dans la contraction des tissus, la peine, l'effort pour ne pas toucher la terre ou l'eau ; vous verrez, vous sentirez toute l'horreur que la nature a de la mort. Vous pénétrerez alors la réalité, le sens, la volonté, la signification de la vie.

A la vérité, une belle plante haute, est une chose superbe, mystérieusement magnifique dans la nature. Mais, quelle merveille à considérer une plante qui marche, par elle-même, une plante en chair et en os !

Où, l'homme est simplement une plante en chair et en os.

Pour un arbre, la majeure partie de son avenir appartient à l'hérédité, mais le passé ne détermine pas tout ; la lumière du soleil, le climat, la nourriture, la concurrence des plantes et des animaux tout à l'entour, avec la culture de l'homme décideront en majeure partie de sa hauteur, de sa grosseur, de sa durée tout entière. La lumière, la nourriture, le climat, le milieu, la culture sont les vrais facteurs de la vie.

Quand il nous arrive d'admirer une belle plante, droite, forte, ou bien une physiologie — un corps humain — aux traits agréables, nobles, charmants — à la complexion solide, saine, exubérante — nous ne devons pas attribuer ces qualités, ces phénomènes au hasard, au miracle.

Toute belle forme végétale ou animale ne se crée, n'apparaît pas par soi-même, à l'instar d'un caprice du bon Dieu ou de la nature ; elle est, en dernier ressort, le produit du soin, de la lutte persévérante, des efforts conscients et intelligents accomplis pendant le cours des générations ancestrales.

Transportez, sur un terrain cultivé en arbres, transportez-les, pendant dix, cent, deux cents années, des miasmes, des gaz vénéneux ; instez ainsi le climat, et les végétations viendront naître faibles, rachitiques, malades, en progression de temps toujours plus décadentes.

De même, le contraire est fatal. De l'amélioration des terres et de la culture, il s'ensuit un progrès continu de la vie organique, végétale et animale. Voilà ce qui explique comment se forment les races plus fortes, les types plus beaux, les figures, les physiologies les plus synthétiques ; la beauté, la force, la vie ne sont pas des phénomènes transcendants ; c'est par des conditions positives, toujours plus rationnelles, par des modes d'existence plus adaptés, que la race se développe, se perfectionne physiquement ; c'est ainsi qu'elle apprend à lutter contre la mort et même à triompher d'elle parfois.

Ces observations très élémentaires suffisent pour éclaircir et démontrer mon concept : à savoir, que la question sociale, la véritable question sociale, se pose aujourd'hui sur le terrain physique et biologique. Ce ne sera pas tout simplement une révolution de gieux, celle du XX^e siècle ; ce ne sera pas à cause seulement du manque de pain que le citoyen de demain s'insurgera ; la Régénération physique, voilà ce qui me semble le ressort de la nouvelle conscience, des nouvelles espérances de l'humanité.

Le système industriel pousse la race humaine à la dégradation, à la dégénérescence.

Les snobs, les esthètes, les byzantins de « l'art pour l'art », — tous les sots et les ignorants qui cachent l'impotence la plus misérable de la pensée sous l'étalage de phrases belles, inutiles et vides — qu'ils s'épargnent de profaner les idéaux de la beauté. L'esthétique n'est pas autre chose qu'une partie, un aspect de la question sociale.

L'art recherche la purification, l'idéalisation, le perfectionnement de la vie. Et, enfin, qu'est-ce que la beauté, la beauté plastique en première ligne, sinon la révélation, l'objectivité de la vie saine, forte, exubérante ? Comment parler de beauté aujourd'hui, comment connaître la beauté aujourd'hui, alors que l'ignorance, l'erreur, la misère, la brutalité, le crime dominent partout en maîtres ; pendant que les choses et les institutions, les idées et les hommes, tout concourt à empêcher à violenter la persistance de l'être, à supprimer l'unité de la vie ?

La religion de l'Art !... L'art, se sera, je le crois, la religion de l'avenir. Le culte que nos pères attachaient aux images des saints, l'adoration qu'ils gardaient aux yeux de Dieu, passera à la forme humaine — la généalogie, ce sera l'histoire sacrée, la nouvelle Bible de l'humanité régénérée.

Il faut détruire toutes les choses qui persistent comme une menace envers l'intégrité physique de l'humanité et de la nature. Que le monde sensible ; les plantes, les animaux, l'homme, deviennent une matière d'art. Que, dans la diversité des attributions, des attitudes, des habiletés, tous les hommes concourent à une création unique et éternelle ; qu'ils concourent à transformer l'œuvre. La spiritualisation, l'immatérialisation, de la matière vivante se sera le miracle des ouvriers de l'avenir.

Et pourtant, la misère, la haine, la consternation, le désespoir accablent les hommes ; et pourtant la société écrase, torture, supprime les exemplaires les plus parfaits, les esprits, les espoirs les plus lumineux de l'humanité...

G. Baldazzi.

Le Souffle Populaire

C'est par des actions de cet ordre, où toutes les énergies du prolétariat vibreront à la fois, où du peuple au Parlement et du Parlement au peuple circulera une vie intense que le parlementarisme sera renouvelé et transformé. Il n'est trop souvent aujourd'hui qu'une officine d'intrigues au champ de manœuvres suspectes. C'est la faute du prolétariat qui le raille et qui pourrait au contraire le dominer et l'animer. Que le souffle populaire ardent qui s'exhalait du Paris du 18 mars, dans une lumière de printemps et d'espérance, passe de nouveau sur les cités inertes. Ce sera l'éclosion, ce sera l'explosion d'une vie nouvelle.

Jean Jaurès.

L'Humanité, 18 mars 1908.

Ah ! si « le souffle populaire ardent qui s'exhalait du Paris du 18 mars, dans une lumière de printemps et d'espérance », allait passer de nouveau sur les cités inertes, ce serait peut-être l'éclosion, l'explosion d'une vie nouvelle, mais si ce devait être « le renouvellement du parlementarisme » au lieu que ce soit sa mort, il faudrait regretter profondément ce « souffle » et briser par avance son élan.

Le renouvellement du parlementarisme, ce sera le renouvellement des officines d'intrigues, comme dit Jaurès. Et nous n'aurons, encore une fois, que fait le persil de quelques politiciens de l'avenir.

R. R.

Contremaître provocateur

La maison Wirth — atelier de mécanique situé avenue Philippe-Auguste — n'a sans doute pas l'apanage des contremaîtres, aussi arrogants envers les ouvriers que plats envers les patrons, mais il faut reconnaître qu'elle peut néanmoins passer au rang des maisons-types et qu'elle ne dépare pas la collection infinie des bagues où les ouvriers laissent leur santé.

L'heure, payée au tarif, est de 0 70... en principe, car du principe au fait il y a tout juste la distance qui sépare l'exploité de l'exploiteur. Dans cette honnête chourme, l'heure « tarifée » va de 0 70 à 0 65 et se fixe à 0 60 pour quelques-uns.

La raison de ceci ? C'est que les ouvriers venus du dehors, les « voyageurs », sont embauchés au pied-levé, faisant descendre les salaires comme la pluie fait descendre le thermomètre. Les sédentaires, les Parisiens sont alors évincés sans prétexte, ou mieux, sans prétexte du tout, les contremaîtres, la comme ailleurs, étant chargés du soin des intérêts patronaux et s'en acquittant à merveille.

Dernièrement, un de nos camarades ayant défilé au contre-coup et se trouvant dans la catégorie de ceux que l'on balance en cinq seules était interpellé brutalement et grossièrement par un des flics de la maison. Le travail n'allait pas assez vite, il fallait en abattre davantage ou foutre le camp...

On le sait, c'est le langage communément employé par les contremaîtres, tout comme on sait aussi que les révoltés ont le geste prompt et digèrent difficilement l'insulte et la mise en demeure. Quand on ne va pas jusqu'au geste d'un Pivoteau poussé à bout, exaspéré par la famine et mordu au cœur par le ressentiment, on obtient immédiatement ; on ramasse ses outils d'un coup et on réclame son compte.

C'est ce que fit notre camarade. Mais le contremaître était trop heureux du résultat de l'obéissance du congédié pour se satisfaire et en demeurer là. Il se plut à narguer, disant : « Votre compte, vous reviendrez le chercher samedi ».

— Samedi ! non pas, c'est tout de suite que je le veux. Il me faut ma paie ; il me faut ce que j'ai gagné !

Le camarade s'exaspérait.

Le camarade s'exaspérait. L'autre continuait à narguer. Tout d'un coup, le « saqué », se dirigea vers lui, la main menaçante : — Si vous ne me faites pas donner ma paie tout de suite, je vous fous mon tiers-point dans le ventre !...

Le contre-maître recula, on le pense. Le patron, prévenu de l'aggarade intervint pour prévenir le coup qui peut-être eût été donné. Notre ami fut réglé et ne rendit la respiration au contremaître, que quand il eut quitté l'atelier.

Nous ne tirons de ceci aucune déduction et ne songeons même pas à traiter « de l'intervention du tiers-point au point de vue philosophique dans les conflits entre ouvriers et contremaîtres » : Nous ignorons, du reste, quel est exactement le bénéfice de cette intervention et en redoutons les dangers pour nos amis ; mais nous signalons toutefois le bague Wirth, parmi tant d'autres, comme une maison d'exploiteurs et de provocateurs.

D.

L'Individu et le Milieu

Il est des sujets controversés longuement et sans solution appréciable parce que, très souvent, les contradicteurs, partant d'un point de vue différent, ne s'entendent pas sur la valeur des mots et suivent ainsi des routes peut-être convergentes, mais impossiblement parallèles. Ces sujets sont si complexes que nous ne possédons pas de critères suffisants sur eux.

L'un de ces sujets est le point si farouchement contesté de la valeur de la Révolution.

Nous ne pouvons donc aborder un pareil sujet qu'avec une méthode rigoureusement impartiale et les plus grandes précautions.

Si nous procédons par voie inductive et que nous recherchions les causes des effets révolutionnaires, nous voyons qu'elles résident dans les rapports de l'homme avec son milieu.

Si, en effet le milieu fait l'homme, la violence, changeant le milieu, changera l'homme ; et en ce cas l'acte est supérieur à l'idée.

Si, au contraire, l'homme forme le milieu, la violence est inutile, la révolution sera stérile, et, seule, l'éducation qui changera l'homme changera le milieu ; l'idée est alors considérée comme supérieure à l'acte.

Qu'est-ce donc que le milieu ?

Qu'est-ce donc que l'individu ?

La psychologie moderne, si embryonnaire soit-elle, nous fournit cependant aujourd'hui des données extrêmement précises que nous ne saurions négliger.

Nous connaissons, entre autre, la localisation des facultés et le fonctionnement des cellules cérébrales (neurones).

Nous savons que ces cellules, vierges à la naissance, reçoivent, par l'intermédiaire des sens et des nerfs, les impressions venues de l'extérieur, les enregistrent et les gardent sous forme d'énergie potentielle.

Nous savons que ces énergies, suivant leur nature, sont enregistrées dans certaines parties du cerveau, toujours les mêmes pour les mêmes natures d'énergie, et appelées lobes ou circonvolutions.

Nous savons aussi que ces lobes, suivant le plus ou moins grand nombre de

cellules qui les composent et la complexité plus ou moins sensible de celles-ci, sont *prédisposés* plus ou moins à recevoir les sensations de l'extérieur.

Ces *prédispositions* forment ce que l'on appelle le *caractère* ou le *tempérament* de l'individu.

L'individu est donc, à un moment donné, le produit de l'hérédité qui lui aura donné les *prédispositions* à recevoir plus ou moins certaines sensations et du milieu qui lui aura envoyé toutes les énergies accumulées dans son cerveau jusqu'à ce moment donné.

Qu'est donc le milieu ?

Il se compose : 1° Du climat, de la température, etc., donnant au cerveau des impressions lumineuses, caloriques, etc., capables de modifier la forme cellulaire ;

2° Des institutions, des mœurs, des lois, du métier, etc., qui, forçant l'individu à accomplir toujours certains actes, transformeront sa mentalité ;

3° Des contemporains de cet individu, lui envoyant constamment par la lecture, l'audition, le contact, quantité d'énergies qui, surtout dans la jeunesse, modifient profondément les neurones.

Si nous ajoutons à cela la santé de l'individu, sa nourriture, son état physique, dont la répercussion est grande sur le moral, nous pouvons nous rendre compte de la quantité innombrable de déterminantes formant l'individu, individu, au reste, qui évolue constamment.

On peut comprendre l'impossibilité de trancher un pareil sujet et l'obligation de n'en parler que d'une façon toute relative.

Nous voyons donc l'individu subissant le joug du milieu, incapable de s'en libérer entièrement, d'où l'impossibilité de former des êtres raisonnables dans un milieu déraisonnable, et, en conséquence, la nécessité formelle, indiscutable, de transformer le milieu par un acte quelconque, la violence sans doute.

Un tel raisonnement nous conduit à vouloir une Révolution, quelle qu'elle soit, pourvu qu'elle transforme le milieu.

Cependant, en examinant de plus près, nous pouvons voir que cette Révolution ne pourra transformer que les deuxièmes déterminantes du milieu et que, si nous négligeons les premières, il nous restera les troisièmes c'est-à-dire l'influence des contemporains avec leur mentalité sur notre moi. Cette mentalité est, comme la nôtre, fruit de l'hérédité et des milieux successifs ; mais, telle qu'elle est, elle ne peut changer que lorsque des énergies plus puissantes auront chassé les énergies actuelles et pris leur place. Ces énergies

sont : le savoir, le raisonnement, la logique expulsant les préjugés, l'acte seul, détruisant les institutions, les lois et les mœurs ne peut donc être considéré comme le *Deus ex machina* de la question sociale ; car, enfin, le dilemme se pose là, terrible :

Les institutions influencent l'individu, mais l'individu influence les institutions.

C'est, du reste, une loi véritable autre part, qu'une énergie quelconque agit sur la substance universelle, et que la substance universelle agit sur cette énergie.

L'insoluble du problème, c'est que nous ignorons dans quelles proportions ces influences se produisent.

Nous pouvons cependant dire, sans crainte de nous tromper, que les énergies les plus fortes éliminent les plus faibles.

Si donc l'influence d'institutions meilleures est plus grande que la force des préjugés, les hommes s'amélioreront ; si elle est plus faible, ces institutions dégèneront.

Et ainsi, voilà, sinon résolu, du moins posé, le redoutable problème qui divise socialistes et anarchistes.

Faut-il transformer le milieu ?

Faut-il transformer l'individu ?

Il est évident que des individus presque entièrement libérés deviendront assez facilement raisonnables dans une société harmonique, alors qu'au contraire les hommes farcis d'erreurs feront subir à la société une modification dans le sens de ces erreurs.

L'acte seul, fait par *réflexe*, peut être intéressant, mais il est sans lendemain.

L'idée seule, sans acte, est comme un trésor sous terre et dont personne ne jouit. L'idée engendreuse d'actes peut seulement faire un travail logique.

Le milieu mauvais corrompt toujours les individus et les empêchera de devenir raisonnables.

L'individu déraisonnable ne pourra former une société raisonnable. Il détruirait toute harmonie et toute beauté.

L'évolution sans révolution est insuffisante et impossible intégrale.

La révolution sans évolution serait inefficace et stérile.

Seule la révolution, terme d'une évolution, sera productive et féconde.

Voilà les quelques propositions que nous croyons devoir poser ; elles aboutissent à cette conclusion :

Démolissons les gouvernements, éventrons les morales, brûlons les codes, brisons les dieux, mais formons des individus capables de goûter les fruits de la révolution, capables de vivre l'anarchie.

Mauricis.

Mouvement International

Petites nouvelles d'Allemagne

HANOVRE. — Notre camarade Drewes, ayant adressé quelques réflexions osoboligantes au préfet de police de la ville, s'est vu condamné ces jours derniers à trois semaines de prison.

MANNHEIM. — Le numéro 11 de *Freier Arbeiter* inquiète la police. Le 14 mars, des perquisitions furent opérées chez plusieurs camarades qui, soucieux de propager un numéro si subversif, en avaient soigneusement mis de côté les exemplaires.

FREIBURG (traduisez bourg libre). — La police de la localité estime qu'il y a suffisamment d'anarchistes nationaux comme cela. Aussi expulsa-t-elle un camarade autrichien, l'invitant à aller se faire pendre ailleurs.

BERLIN. — Décidément, le numéro 11 du *Freier Arbeiter*, sur le 18 mars, est à l'ordre du jour en Allemagne.

La police est sur ses dents. Des exemplaires ont été saisis par ordre du procureur du roi. — La raison ? Un article intitulé : « Vive la Commune ! », traduit du français et relatant différents événements d'histoire française et russe (!!!)

Le procureur du roi montre ainsi son internationalisme ; désire-t-il que, non moins que son maître, Guillaume, les gouvernements russe et français le félicitassent ?

Un agent de la police politique oublia, lors d'une visite au camarade Gustave Schummann, un carnet de notes privées extrêmement curieuses... pour nous. Afin que le mouchard pût savoir où il avait égaré le précieux carnet et le réclamer, *Revolutionär* en publia un extrait dans les numéros 47 et 48. Le *Vorwärts* parla de la chose, mais en l'aggravement de propos injurieux à l'égard de l'organe anarchiste, parlant avec dédain de la « pauvre petite feuille » peu lue. Ceci fit, toutefois de la publicité ; la police s'ennuie, enquête, et Curt Neuman, rédacteur au *Revolutionär*, fut arrêté ; on a confisqué le journal.

La police s'estima injuriée par la publication des faits que nous rapportons. Il s'agissait de la divulgation des noms de révolutionnaires surveillés de près par la police secrète impériale, soumis à un contrôle rigoureux.

On ne sait pas si le mouchard maladroît fut blâmé et remercié, mais Curt Neuman vit d'être condamné à trois mois de prison.

Le « dix-huit mars ». — Dès le matin, une foule énorme s'agitait dans les rues en souvenir des jours mémorables de 1848. Des milliers de « sans aveu » se rendaient au cimetière des victimes de mars en manière d'hommage à leur héroïsme. Les anarchistes offraient des couronnes aux tombes. La police, ciseaux en mains, coupait les rubans et les étendards portant des inscriptions séditieuses, ou simplement noires, car le rouge n'est pas seul subversif.

Dans l'après-midi, une cinquantaine de réunions eurent lieu par la ville, et à différents endroits les sabres firent quelque besogne.

L'Empire est calme. On connaît à présent la manière de réduire les irréductibles.

RUSSIE

Le socialiste révolutionnaire russe arrêté à Genève sous le nom de Bromar, s'est reconnu l'auteur du meurtre accompli à Pensa, le 26 janvier (8 février) 1906, sur la personne du maître de police de Pensa, Kandaourov. Il a donc son vrai nom. Il s'appelle Victor Vassiliev appartient à l'ordre de la noblesse, et est âgé de 21 ans. Il est ancien élève de l'École des Beaux-Arts de Pensa. Arrêté sur le lieu de l'attentat, Vassiliev déclara au juge d'instruction civil qu'il appartenait au parti socialiste révolutionnaire, notamment à la Fédération de la Volga. Il a accompli son acte « sur l'ordre » du détachement volant de l'organisation de combat du comité régional de la Volga, dont il était membre actif.

Par ordre du ministre de l'Intérieur, Vassiliev fut enlevé à ses juges ordinaires, et livré à une cour martiale pour être jugé militairement et puni de mort. Mais, comme il était tombé malade, par suite d'horribles blessures reçues par lui lors de son arrestation, il fut transféré à l'hôpital militaire de Kazane, d'où il réussit à s'échapper au mois de juin 1906.

L'acte reproché à Vassiliev, et qui a motivé la demande de son extradition, est nettement « politique ». Cela résulte de l'ensemble des circonstances dans lesquelles il a été accompli. Nous allons esquisser ici, à grands traits, ces circonstances générales et particulières.

Le lendemain du fameux manifeste tsariste du 3 octobre 1905, circulant « sur le papier » toutes les libertés au peuple russe, des « pogromes » en masse eurent lieu sur tout le territoire de l'Empire russe. Ici, quand nous disons des « pogromes », ce ne sont pas seulement les massacres de juifs à Kiev, à Odessa, à Elisabethgrad et dans 75 autres endroits, que nous avons en vue, mais aussi les assassinats collectifs des intellectuels, des étudiants, des professeurs, de tous ceux qui manifestaient joyeusement et pacifiquement à l'occasion de la première victoire de la liberté en Russie. Nous parlons des terribles tueries de Tomsk, de Koursk, de Saratov et de mille autres endroits, avec leurs milliers et milliers de victimes innocentes.

On sait maintenant, grâce aux documents irrécusables et surtout à la suite des révélations sensationnelles faites à la première Douïa par le prince Ourousssov, que ces massacres avaient été organisés par le gouvernement lui-même, et qu'ils étaient dirigés du fond du ministère de l'Intérieur par un comité secret. Ce dernier envoya des missionnaires dans toutes les directions.

Les « bandes noires » furent recrutées. Stylées, payées et bientôt organisées sous le nom de « Ligue des vrais hommes russes », qui reçut la bénédiction des princes de l'Eglise et la sanction du tsar.

L'agitation révolutionnaire s'empara alors des masses. Un vent d'insurrection souffla sur l'Empire. La région de la Volga fut particulièrement agitée. On connaît les soulèvements des paysans dans les gouvernements de Saratov, de Tambow, de Simbisk, de Pensa. On se rappelle les « expéditions répressives » qui furent dirigées dans les provinces soulevées, pour châtier les populations en révolte. Les noms de Shakharov, Loujanovski, Kourlov, Starinkévitch, Litvinov et aussi de Kandaourov

étaient dans toutes les bouches. Les récits des tortures infligées aux paysans prisonniers semaient l'épouvante.

La réponse ne se fit pas attendre. Une série d'actes terroristes se produisirent l'un après l'autre, avec une rapidité vertigineuse. L'ancien ministre de la Guerre, Shakharov, fut tué par une jeune fille, Bitsenko ; Loujanovski par Spiridonova, dont le cas fit tant de bruit dans le monde entier.

Kourlov, Starinkévitch, Litvinov, tous furent attaqués par les terroristes. Le préfet de police de la ville de Pensa était de ce nombre.

Notons un fait qu'il est important de retenir. Le tsar, impuissant à diriger par le moyen de son gouvernement central la répression sur l'étendue de l'Empire, délégua ses pouvoirs suprêmes aux gouverneurs des provinces et aux préfets des villes déclarées en état de siège, de surveillance extraordinaire et renforcée. Le Comité central du Parti socialiste révolutionnaire, à son tour, interrompit après le manifeste tsariste du 30 octobre, le terrorisme central, mais il décréta l'organisation immédiate de détachements mobiles de l'organisation de combat, qui avaient reçu l'ordre de se mettre en contact avec les populations en révolte, de leur fournir des armes, de les aider à s'organiser pour la lutte armée et de châtier les représentants du pouvoir local les plus arbitraires, les plus féroces et les plus sanguinaires.

A quel point ces détachements firent leur devoir, on en jugera si nous rappelons que ce sont eux qui donnèrent le signal des barricades de Moscou, qui en maints endroits chassèrent les autorités légales et suscitèrent des milices populaires. Ce sont eux qui donnèrent la série ininterrompue des Bitsenko, Esenskis, Spiridonova, Askolnik, Ismailovitch et tant d'autres qui tièrent, au prix de leur existence, les satrapes les plus sanguinaires du tsar.

Or, parmi les gouvernements les plus agités, se distinguait celui de Pensa. Ainsi nous le trouvons, dès décembre 1905, dans la liste de ceux que le tsar avait déclarés en état de surveillance renforcée.

Le préfet de police de la ville de Pensa tenait à se distinguer particulièrement et à mériter son avancement... Nombreux sont ses exploits... Nous n'avons pas sous les yeux la proclamation que le Comité Révolutionnaire de Pensa a lancée immédiatement après son exécution. Mais nous nous rappelons exactement qu'il était accusé de l'avoir fait attaquer par une centaine de cosacs armés jusqu'aux dents, une foule pacifique d'étudiants et d'ouvriers réunis dans un jardin public ; d'avoir blessé plusieurs dizaines de personnes, et d'avoir tué une fille de 13 ans ; 2° d'avoir inauguré dans les prisons politiques la torture des prisonniers ; 3° d'avoir attenté à la dignité des prisonniers en leur infligeant des punitions corporelles ; 4° d'avoir fait « par la loi » et cet pour leur arracher des aveux.

Et, chose curieuse à noter : l'impunité absolue des fonctionnaires commettant ces abus abominables fut telle, qu'à l'époque dont nous parlons et à laquelle se produisit l'acte terroriste de Vassiliev, les femmes de Pensa s'adressèrent par la voie de la presse pétersbourgeoise, à la cour de la Haye, dont on avait annoncé la prochaine convocation — pour protester et appeler l'attention du monde entier sur le traitement plus que barbare que les fonctionnaires infligeaient aux prisonniers de la guerre civile russe. On trouvera cet appel dans le même numéro de la *Tribune russe* (avril 1906) qui annonce le meurtre de Kandaourov et les protestations européennes au sujet du cas de Spiridonova. Telles sont les circonstances générales et particulières dans lesquelles s'est accompli l'acte de Vassiliev.

Une Circulaire Ministerielle

Le ministère Clemenceau se montre de plus en plus de défense capitaliste et bourgeois.

Il ne lui suffit point d'avoir fait tuer à Narbonne les perturbateurs sociaux, d'avoir fait assassiner les grévistes à Nantes et à Rochefort. Voici que, en prévision du prochain Premier Mai, il s'apprête à verser un peu partout le sang prolétarien. Nos camarades de la *Voix du Peuple*, publiant, dans leur dernier numéro, la circulaire suivante portant la signature du général Picquart :

« En vue des éventualités qui pourraient se produire le Premier Mai, j'ai arrêté les dispositions suivantes :

1° Les troupes seront rigoureusement concentrées dans les quartiers et casernes des six heures du matin, tous les officiers avec leurs troupes, les officiers généraux avec leur état-major ;

2° Les troupes seront constamment tenues prêtes à marcher, tenue de campagne avec deux paquets de cartouches par homme dans l'infanterie ;

3° Les dragons n'emporteront pas la lance.

Les officiers devront avoir connaissance et emporter, si possible, l'instruction du 24 juin 1903 sur les réquisitions de la force armée ;

4° Sauf exception dont il me sera rendu compte par télégramme, d'urgence, il sera tenu au maintien de l'ordre dans chaque région.

A cet effet, tous les mouvements de troupes par voie ferrée que les commandants de corps d'armée jugeront nécessaires sur la demande de l'autorité préfectorale, sont autorisés sans à m'en rendre compte ultérieurement ;

5° Les troupes ne seront déconvoquées dans chaque localité que lorsque la possibilité de cette mesure sera notifiée aux autorités militaires par l'autorité civile, responsable de l'ordre public ;

6° Tout événement important sera porté à ma connaissance télégraphiquement par l'autorité militaire la plus élevée en grade, du lieu où il se sera produit, sans préjudice d'un rapport détaillé transmis par la voie hiérarchique.

J'ai l'honneur de vous prier de prendre d'urgence toutes les mesures nécessaires pour l'exécution stricte des dispositions qui précèdent. »

On a bien lu... Les troupes seront constamment tenues prêtes à marcher, tenue de campagne avec deux paquets de cartouches. C'est dire que l'on a rien moins que l'intention de faire quelques saignées, de rétablir l'ordre » en donnant du plomb à ceux qui, le Premier Mai, auraient l'audace de réclamer un peu bruyamment du pain et du repos en quantité suffisante.

Au prolétariat révolutionnaire, il appartient, à son tour, de prendre des mesures propres à rendre inefficace la mobilisation ordonnée par notre Georgeotte nationale.

Si, dans les centres ouvriers où il y a des garnisons, une active propagande est faite auprès de l'armée ; si tous ceux qui ont un fils ou un frère à la caserne savent indiquer à ce fils ou à ce frère son devoir, son devoir d'homme, de travailleur — et non point de soldat — bien malin qui saura prédire le résultat du plan de bataille ébauché dans la cervelle de l'ancien prisonnier du Cherche-Midi.

L. Gr.

Les Gens heureux

Vous les connaissez, les gens heureux. Malgré que leur espèce se raréfie, on en rencontre encore. Ils deviennent rares, en effet, et l'énervement qu'engendre la lutte pour la vie sans cesse plus âpre, l'énervement transforme leurs visages de gens heureux en faces tirées et pâles d'agités. Et voilà comment, gens heureux, hier, seront gens éternels demain.

Au moral comme au physique, les gens heureux sont joyeux ; leur conversation est dirigée suivant un j'enchaînement nécessaire aux digestions sereines. Sereines sont leurs préoccupations, leurs réflexions, dont le manque d'originalité est compensé par de bruyants éclats de rire, soulignant d'innocentes saillies, pensées sereines, sentiments sereins, physiognomie, gestes, tout leur individu est serein.

Légers à la course, les gens heureux ne sont jamais rebutés par les questions les plus transcendantes. Ils franchissent avec aisance les pires obstacles que tant d'autres, pauvres agités, s'acharnent à vouloir briser.

N'allez pas croire que les gens heureux le sont parce qu'ils peuvent se procurer aisément les objets qui suscitent la convoitise des hommes. Ils conduisent continuellement les individus de la catégorie des agités mais, tandis que ceux-ci, obstinés, gesticulent pour essayer de briser leurs chaînes, les gens heureux, au contraire, auxquels les pires fardeaux sont légers, sans se préoccuper de leur poids, escaladent avec désinvolture les barrières qu'entre temps les hommes s'amusent à élever.

Car les gens heureux sont aussi des gens forts, parce que jamais l'adversité ne peut les mortifier, troubler leur sérénité. Les ennuis, les maux, les douleurs, les chagrins, voire même leurs morsures, n'arrivent jamais à enlamer la cuirasse d'optimisme dont dame Nature les a doués. Une bonne petite riposte, agréablement d'une plus ou moins grande quantité d'esprit (car ils sont parfois spirituels), suffit pour dissiper le nuage dont les agissements des brutes avaient menacé leur front.

Bref, contre toutes les infortunes qui se dressent, contre toutes les circonstances défavorables, ils sont vainqueurs. Ils ont, pour vaincre et réaliser la conquête de leur bonheur, une seule arme, mais elle est terrible : la raison.

Ainsi, avoir raison est tout le secret de leur satisfaction.

C'est une bonne affaire, car il suffit qu'on croie avoir raison pour qu'immédiatement s'évanouissent toutes les turpitudes que les hommes se créent mutuellement par leur inconscience. Persuadés que les tourments moraux causent seuls le malheur des humains, les gens heureux parcourent cavalièrement le cycle de leur existence et sautent de la même façon désinvolte dans le fossé final qui termine leur carrière, si bien remplie d'illusions.

Comme l'histoire serait simple, si tous les hommes savaient se procurer le bonheur imaginaire ! Pourquoi a-t-il fallu que l'hyppocondrie, l'énervement, l'agitation interviennent, pour compliquer les événements !

Comme toutes les questions seraient vite résolues : questions sociales, économiques, pour lesquelles tant de gens s'arrachent les cheveux, se cassent la tête ! Non, mais voyez-vous un peu, les gens heureux daignent se mêler de ces questions : organisation, production, consommation ! D'un seul coup de leur raison et de leur bonne humeur, les entraves économiques autoritaires disparaîtraient. Comment, c'est pour ces misères que des gens pâlisent, se creusent la tête et les joues, s'acharnent à démolir des théories plus ou moins limpidées, le nez dans tel ou tel bouquin choisis dans le nombre immense des bouquins les intéressants ! C'est pour cela que ces agités sont obligés de s'accorder sur la table, le crâne entre leurs mains, tellement il est chargé et lourd de préoccupations.

Mais, qu'ils sont jeunes, ces agités, qui sans cesse se font vieux ! sont-ils gourdes de chercher, de flâner, à droite, à gauche, pour obtenir, parmi la masse humaine, la meilleure sélection, les alliances pouvant aboutir au minimum de malaise pour chacun.

Les anarchistes, gens heureux, auraient vite fait de balayer ces misères. L'esclavage, l'exploitation de l'homme par l'homme, vous les subissez parce que vous êtes des imbéciles. Nous, nous voulons notre liberté, notre bien-être tout de suite, et puisque vos projets d'action comportent des restrictions à notre idéal, des compromissions pour sa réalisation complète, nous autres qui voulons notre développement intégral refusons toute participation pouvant aboutir à un développement partiel.

Parlant ainsi, les anarchistes gens heureux pourraient peut-être influencer quelques-uns des agités d'aujourd'hui. La théorie du « bonheur tout de suite », acquiesçant par simple suggestion, est tellement séduisante ! Qu'en dites-vous, camarades partisans de toutes les associations pouvant aboutir à un progrès social, contribuer à la marche progressive de l'humanité ?

Ne trouvez-vous pas qu'il vaudrait mieux piétiner sur place, en attendant votre « développement intégral » ? Sinon, camarades, si vous considérez l'utilité du « plus grand nombre », composé de la « moins mauvaise qualité », prenez garde que ce « plus grand nombre », toujours trop petit, hélas, ne se trouve encore réduit par les dissertations infinies.

Si les conquérants du « bonheur quand même » se mettaient à faire des adeptes parmi les agités, parmi les révolutionnaires, les anarchistes, les résultats bien faibles à notre gré obtenus par cette agitation faibliraient forcément encore, par suite de la transformation d'agités en individus « vivant leur vie ».

Camarades méfions-nous de la théorie des « gens heureux ».

Lasinus.

Les Voleurs légaux

Vous connaissez tous les annonces des quotidiens honnêtes, philanthropes, des quotidiens qui, tous les jours, sauvegardent la Morale, protègent l'Orphelin, secourent la Veuve... et paient, bon an, mal an, plusieurs millions de bénéfice net, grâce à la réclame, un peu plus qu'à la philanthropie.

Tenez, entre cent, en voici une que, peut-être, vous avez déjà lue, si vous cherchez une occupation quelconque, un travail « rémunérateur » : elle est du 11 février :

« J'offre à tous travaux écritures, bonne rémunération. Ecrire à M. X... » (Ici, le nom d'une grande ville du Nord.)

Vous écrivez. Vous recevez, par retour du courrier, une circulaire vous offrant de mettre sous bande d'autres circulaires à raison de 35 francs (trente-cinq) le mille, payés le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Vous êtes ébloui. Et vous continuez à lire :

« Les fournitures nécessaires à cette publicité sont entièrement à notre charge, y compris les bandes timbrées, affranchies par nous.

« Si ces conditions vous plaisent, veuillez nous faire part de vos intentions ; nous vous ferons alors l'envoi des fournitures nécessaires et ce, contre dépôt de votre part de 3 fr. 75 en mandat-poste, que veuillez joindre à votre lettre. Cette somme (seul dépôt que vous aurez à faire) est destinée à nous garantir de notre envoi ; elle n'est qu'un dépôt entre nos mains, lequel vous serait remboursé contre retour de nos fournitures, si, pour une raison quelconque, vous ne pouvez effectuer le travail. »

Si vous êtes lent, vous marchez ; vous envoyez un modeste mandat de 3 fr. 75, et, en retour, vous recevez quinze bandes timbrées à 2 centimes, plus quinze circulaires à mettre sous ces bandes, à des adresses à choisir parmi vos amis et connaissances.

Attendez, ce n'est pas tout ! Vous recevez aussi... un rasoir !!! Un rasoir mécanique qui vaut bien neuf sous...

Et alors, quant au moins sept des circulaires que vous adressez à vos amis ont produit sept mandats à 3 fr. 75, adressés, évidemment, au marchand de rasoirs, celui-ci vous annonce que vous pouvez continuer à raison de 35 francs le mille...

Si vous ne marchez plus, vous écrivez à votre escroc pour lui réclamer vos 3 fr. 75, moins les frais d'envoi, moyennant quoi vous tenez à sa disposition le reste des fameuses circulaires.

Et vous attendez... Vous attendez... Vous attendez...

Nous n'avons pas marché, nous : nous n'avons pas le sou et nous nous méfions bonnement. Mais un royaliste a marché, lui, le pauvre ! Et nous ne voyons pas pourquoi nous ne contribuons pas à divulguer le truc ignoble qui débrouille les malheureux poires royalistes, d'autant plus qu'il en est tant et partout, des poires.

C'est légal : c'est du commerce, de la combinaison. Vous pensez bien que le journal qui insère ces annonces connaît le truc. S'il ferme les yeux — puis-je dire ? — c'est qu'il sait ce que ça rapporte.

Voilà comment, en République, sont officiellement tolérés et pululent les voleurs à l'abri des lois.

BIBLIOGRAPHIE

Auguste COMTE. — *Cours de Philosophie positive*. Tome II. — *Philosophie astronomique et philosophie physique*. 1 vol. in-8 de 380 pages. Schleicher frères, éditeurs, 61, rue des Saints-Pères, Paris. 2 fr.

La tome II de l'œuvre capitale d'Auguste Comte vient de paraître en édition populaire. Il s'élève à des considérations philosophiques sur tous les problèmes généraux que suscitent l'astronomie et la physique. Il examine successivement les méthodes d'observation en astronomie, les phénomènes géométriques des corps célestes, le mouvement de la terre, les lois de Kepler et leur application à la théorie des mouvements célestes, la loi de gravitation, la statique et la dynamique célestes, l'astronomie sidérale, ainsi que toutes les questions de physique, telles que la biologie, la thermologie, l'acoustique, l'optique, etc. Ce deuxième volume fouille sur toutes les questions qui viennent d'être si riches des notions générales et précises qui dispensent de longues études et sont à connaître pour l'élaboration d'idées correspondant à deux sciences très connues seulement des spécialistes.

Ch. SAUVERNY. — *Histoire de la Terre*. 1 vol. in-8, avec 79 figures. 1 fr. 50. Librairie C. Reinwald, Schleicher frères éditeurs, rue des Saints-Pères, 61, Paris.

Le deuxième volume de l'« Encyclopédie d'enseignement populaire supérieur », est remarquable. C'est un successeur de l'ouvrage de Nergal sur *l'Évolution des Mondes*. L'auteur rappelle brièvement comment la terre s'est formée et quelles sont ses plus lointaines origines. Il montre ensuite le travail continu de l'écorce terrestre, modifiée sans cesse par l'action de causes multiples qui en changent l'aspect et les conditions d'habitabilité. La géologie permet de pénétrer plus avant dans les couches profondes de cette écorce et d'y lire l'histoire des éons par lesquelles notre globe a passé, depuis ses origines jusqu'à nos jours. A ces études géologiques se rattache l'histoire des êtres vivants, puisque aux diverses périodes de formation de l'écorce, nous trouvons les preuves matérielles des lentes transformations des êtres qui ont donné naissance à l'homme.

Cet ouvrage contient, en appendice, quelques aperçus sur une science naissante : l'océanographie.

Ces ouvrages d'un prix accessible, sont clairs, d'une lecture agréable. On peut les recommander.

La librairie du Progrès publie en édition populaire le *Nouveau dictionnaire La Châtre*, augmenté d'un supplément (une livraison par série). L'ouvrage paraîtra à raison d'une série par semaine. La série se compose de 5 livraisons, 40 pages sur trois colonnes, avec gravures, cartes coloriées. Elle sera vendue 0 fr. 50. La première série : 0 fr. 25, exceptionnelle, ment.

L'Assiette au Bouvre, numéro dessiné par André Hellé : de vilains masques, donne d'amusantes binettes de tartuffes de la Pudeur, de la Morale, de la Loi, etc... Le numéro : 0 fr. 50.

La Tribune Russe, revue mensuelle du mouvement socialiste révolutionnaire en Russie, donne comme toujours, de très intéressants articles sur nos camarades de Russie et sur le mouvement révolutionnaire, l'action terroriste. La brochure, format revue de 32 pages : 0 fr. 60.

L'Agitation

PARIS

Une vive agitation règne en ce moment dans les milieux ouvriers parisiens.

C'est plus particulièrement dans le bâtiment que cette agitation règne. Fortement organisés depuis quelque temps, les corporations de cette maistrie, après s'être essayées par quelques petits mouvements grévistes, estiment que ce sont surtout ceux qui produisent qui doivent consommer, et mène une ardente et vigoureuse campagne pour le relèvement des salaires.

Terrassiers, maçons, menuisiers marchent hardiment à la conquête du mieux-être. Les résolutions qu'ils ont prises ont obtenu leur part d'un puissant encouragement.

Naturellement, le patronat ne voit pas d'un bon œil cette action ouvrière qui se faisant sans mobile politique ne peut qu'être avantageuse aux travailleurs.

Les maçons, en ce moment veulent la journée de neuf heures. Ils estiment qu'en attendant la suppression totale du salariat et de l'exploitation de l'homme par l'homme, il convient que les masses productives soient le moins de temps possible attachées au carcan patronal.

Aux revendications de leurs seris, les patrons menacent de répondre par un vaste lock-out. On verra s'ils osent mettre leur menace à exécution.

Cette menace ne semble pas devoir effrayer les maçons. Au contraire, ils n'en paraissent que plus énergiques. Le gouvernement met sa pince à la disposition des exploités. Cette police quand elle veut cogner, trouve à qui parler. On a enregistré plusieurs bagarres.

Quand paraîtront ces lignes, le conflit aura peut-être pris une acuité plus grande encore.

ALBI

Le Congrès de la Verrerie, tenu à Albi, a décidé de faire placarder, dans les salles de réunion de toutes les verreries de France, le nom des syndicats ayant négocié avec les patrons, tous les cotisations ou étant en retard dans leurs règlements.

voici une mesure qui nous paraît singulièrement draconienne, si nous jugeons surtout que les conséquences peuvent en être désastreuses pour les mis à l'index.

Nous ne prétendons pas, certes, qu'un syndicat ne doit pas payer ses cotisations; quand on estime utile de faire partie d'un groupement cotisant régulièrement, on accepte du même coup de souscrire à ces obligations, et si cette obligation correspond à une nécessité qui trouve les individus d'accord, il est élémentaire que l'on ne puisse s'y soustraire par simple caprice. Mais nous nous demandons s'il n'y a pas à craindre que les syndicats-exécutants ne se soient emparés du fait reproché à quelques-uns, sans tenir compte des difficultés d'existence ou de toute autre raison valable.

Il est monstrueux, simplement, que quelques hommes puissent empêcher d'autres hommes de vivre, sous prétexte que ces autres hommes doivent de l'argent à une caisse syndicale.

Voici deux « avis » dont la forme et l'esprit nous paraît motiver toutes les critiques que l'on peut formuler à ce sujet :

« Le syndicat des verriers de Creil signale au prolétariat organisé le nommé Brognier Augustin, en retard de six mois de ses cotisations et ceci après rappel à l'ordre. »

« Le syndicat de Venissieux informe les syndicats fédérés que le citoyen Duménil Eugène a quitté les syndicats de Rive-de-Gier et Venissieux sans payer ses cotisations syndicales et fédérales. »

« Devant l'inconscience de ce camarade nous pensons que nous faisons notre devoir en le signalant aux organisations. »

« Nous signalons également le camarade Guylons fils qui est parti de Venissieux sans payer ses cotisations syndicales. »

Est-ce que la justice syndicale prétend guillotiner les gens à l'heure où la justice bourgeoise semble y renoncer ?

Est-ce qu'au nom de la Discipline et du Statut on interdira à quelques-uns, peut-être dissidents volontaires, de gagner leur pain ou ils pourront le gagner ?

Que le Syndicat s'organise, d'accord ! Mais s'organiserait-il par des violences de ce genre ? C'est peut-être de son devoir de faire des cotisations ponctuelles, mais est-ce de son devoir de faire des misères ?

Au surplus, nous ne demandons qu'à nous tromper et prêterons volontiers à savoir que nous avons exagéré la portée de ces faits ou que nous les avons mal interprétés.

BREST

Parce qu'on les faisait crever de faim, des soldats du 18^e d'artillerie ont fait du boucan.

L'autorité militaire a ouvert une enquête, disent les journaux.

A notre avis — et ce doit être aussi celui des soldats — elle est mieux à l'œuvre pour les salaires plutôt que pour les augmentations. Les patrons la leur refusent, il y a tout grève.

Cette grève ne faisait point l'affaire des entrepreneurs. Ils mirent les pouces, consentirent aux augmentations réclamées. Le travail a donc repris.

CHARTRES

Ce n'est pas seulement à Paris que les maçons se remuent. En province, ils ne paraissent pas vouloir rester en arrière du mouvement.

Ceux de Chartres qui touchent des salaires plutôt ridicules veulent une augmentation. Les patrons la leur refusent, il y a tout grève.

Cette grève ne faisait point l'affaire des entrepreneurs. Ils mirent les pouces, consentirent aux augmentations réclamées. Le travail a donc repris.

LENS

L'Action Syndicale, organe des travailleurs du Pas-de-Calais et du Nord, mène campagne contre le *Règlement du Nord*, l'extraordinaire canard « socialiste » qui met à l'index jusqu'aux journaux du Parti.

Il paraîtrait que le *Règlement du Nord*, organe franc-maçon avant que d'être socialiste, a reçu 75.000 francs pour les veuves et les orphelins de Courrières, et n'a encore rien distribué, depuis deux ans que l'argent « dort ».

Le rédacteur correspondant dudit journal déclare, quand une veuve insiste par trop, que le *Règlement* a déjà distribué de l'argent et qu'il garde le reste pour « payer les frais ».

L'Action Syndicale pose au *Règlement* quatre questions qui seraient, affirme-t-on, très gênantes :

« Quand le *Règlement* a-t-il distribué de l'argent ? »

« Si oui, combien a-t-il distribué ? »

« Si oui, combien lui reste-t-il ? »

« Quels frais a-t-il à payer ? »

Le *Règlement* a la parole.

Mais, pourvu qu'il se réveille !...

NOGENT-LE PERREUX-BRY

Plusieurs camarades, dans le but de resserrer les liens syndicaux et de mener la lutte économique, ont l'intention de fonder une section insyndicale. Aussi ont-ils songé à fraterniser avec les camarades ouvriers de la région, qui, actuellement, préparent un mouvement.

Les camarades syndiqués, à quelque corporation qu'ils appartiennent, voudront bien répondre à l'appel de la réunion des jardiniers dont les affiches seront posées d'ici quelques jours.

Des dispositions seront prises pour fonder l'intersyndicale.

On peut, dès à présent, demander des renseignements ou se faire inscrire chez les camarades :

Hocquet, 19, rue de la Prairie, à Bry ;

Christiani, 92, avenue de Rosny, au Perreux ;

Et A. Lashier, 20, rue de Belfort, au Perreux.

RENNES

Dans cette localité, il s'est des centaines qui veulent obtenir neuf sous de l'heure. C'est peu et pourtant les entrepreneurs ne veulent rien savoir.

La grève vient d'éclater. Qu'en sortira-t-il ? Les maçons rennais ne sauraient être plus malheureux qu'ils ne le sont. En restant inactifs, ils continuent à être exploités. Ils ont donc exigé, et ils ont obtenu, de voir leurs exigences abolies. Ils ont donc raison de ruer dans le branard. Qui ne réclame rien n'a rien. Et puis,

les patrons n'ont pas à se plaindre. Que diront-ils quand les ouvriers se refusent totalement à trimer pour eux s'arrangeront pour se passer de tout patron ?

ROUEN

La Fédération nationale des ouvriers de la voiture informe tous les ouvriers de cette industrie qu'ils ne doivent pas se diriger vers Rouen en ce moment, une grève venant d'éclater dans les ateliers de la maison Veprine.

Déclaré lundi dernier par les ouvriers peintres, cette grève menace de s'étendre à toutes les corporations de l'atelier, les ouvriers ne pouvant supporter plus longtemps les conditions de travail que ce patron entend leur imposer.

TOULON

Parce qu'ils refusèrent de se laisser envoyer au Maroc servir les intérêts des industriels de la finance et de l'industrie, les soldats Verdeau, Bayeux et Salas se sont vus condamnés à sept ans de prison à eux trois.

Que ferait le gouvernement s'il y en avait des milliers comme ces trois-là ? Ses prisons seraient trop petites.

SOLIDARITE

Souscriptions recueillies à ce jour en faveur des camarades Sadrin et Jourdain :

Liste 11, par Schirrer, 17 fr. 50 ; Liste 5, par Holz, 5 fr. ; Liste 6, par Cussy, 5 fr. 95 ; Liste 12, par Banghar (premier versement), 15 fr. ; Selingue, 0 fr. 50 ; Liste 17, par Broquet (premier versement), 2 fr. ; Liste 7, par Louise R..., 5 fr. ; H. Beyle, 5 francs ; H. Zisly, 1 franc ; Liste 14, par Bouyssoix, 2 francs ; Poignand, 2 francs ; F. Troupy, 2 francs ; Liste 3, par Gressard, 7 fr. 75 ; Liste 19, par Marcel L., 26 fr. ; Renaud, 2 fr. ; Liste 18, par H. D. (premier versement), 20 fr. — Total 118 fr. 70.

Les camarades détenteurs de listes de souscriptions sont priés de les faire parvenir au plus vite au camarade H. Beyle, 10, impasse Girardon, Paris.

COMMUNICATIONS

PARIS

Tournée de propagande de Ch. d'Avray. — Voici les dates des départs de cette tournée : Montargis, le 21 avril ; Auxerre, le 22 ; Saint-Cyrille-Colons, 23 ; Arny-le-Duc, 24 ; Dijon, 25 ; Besançon, 26 ; Le Creusot, 27 ; Moulins, 28 ; Thiers, 29 ; Le Puy, 1^{er} mai ; Brouage, 2 mai ; Alais, 3 ; Le Martiniel, 4 ; Anduze, 5 ; Nîmes, 6 ; Montpellier, 7 ; Cette, 9 ; Arles, 10 ; Fontvieille, 11 ; Marseille, 12, 13 et 14 mai ; Toulon, 16, 17, 18, 19 et 20 mai ; Bagnon, 21 ; Vienne, 23 ; Orange, 24 ; Lyon, 25, 26 et 27 mai ; Oullins, 28 ; Bourg-Ardenais, 30 ; Saint-Etienne, 31 ; Arles-sur-Rhône, 1^{er} juin ; Reims, 2 juin. Les organisateurs de ces réunions sont priés de faire le nécessaire en se conformant à ces dates.

XII^e arrondissement. — Les camarades libérateurs des lieux de la propagande antisionniste sont invités à assister à la réunion publique qui aura lieu le mardi 31 mars, à 8 h. 3/4 du soir, salle Jean, 74, cours de Vincennes. Electeurs et candidats sont invités.

Jeunesse socialiste révolutionnaire du 18^e. — Salle du Progrès Social, 92, rue Cagnanot, vendredi 27 mars, à 8 h. 3/4, conférence sur l'antipatriotisme et l'Internationale, entre le citoyen Kropotkine et G. Duruy.

Entrée libre et gratuite. Les militants du 18^e sont particulièrement invités.

Gruppo Italiano Studi Sociali. — Sabato, 28 marzo, ore 8 1/2, 49, rue de Brétagne. Gran festa pro Protesta umana quotidiana.

Conferenza per Carlo Malato e dottor Pierrot. — Monologhi. — Giuochi di prestigio. — Pesca Miracolosa. — Ballo tutta la notte. Entrata una lira.

Entrée libre et gratuite. Les militants du 18^e sont particulièrement invités.

Gruppo Italiano Studi Sociali. — Sabato, 28 marzo, ore 8 1/2, 49, rue de Brétagne. Gran festa pro Protesta umana quotidiana.

Conferenza per Carlo Malato e dottor Pierrot. — Monologhi. — Giuochi di prestigio. — Pesca Miracolosa. — Ballo tutta la notte. Entrata una lira.

Entrée libre et gratuite. Les militants du 18^e sont particulièrement invités.

Gruppo Italiano Studi Sociali. — Sabato, 28 marzo, ore 8 1/2, 49, rue de Brétagne. Gran festa pro Protesta umana quotidiana.

Conferenza per Carlo Malato e dottor Pierrot. — Monologhi. — Giuochi di prestigio. — Pesca Miracolosa. — Ballo tutta la notte. Entrata una lira.

Entrée libre et gratuite. Les militants du 18^e sont particulièrement invités.

Gruppo Italiano Studi Sociali. — Sabato, 28 marzo, ore 8 1/2, 49, rue de Brétagne. Gran festa pro Protesta umana quotidiana.

Conferenza per Carlo Malato e dottor Pierrot. — Monologhi. — Giuochi di prestigio. — Pesca Miracolosa. — Ballo tutta la notte. Entrata una lira.

Entrée libre et gratuite. Les militants du 18^e sont particulièrement invités.

Gruppo Italiano Studi Sociali. — Sabato, 28 marzo, ore 8 1/2, 49, rue de Brétagne. Gran festa pro Protesta umana quotidiana.

Conferenza per Carlo Malato e dottor Pierrot. — Monologhi. — Giuochi di prestigio. — Pesca Miracolosa. — Ballo tutta la notte. Entrata una lira.

Entrée libre et gratuite. Les militants du 18^e sont particulièrement invités.

Gruppo Italiano Studi Sociali. — Sabato, 28 marzo, ore 8 1/2, 49, rue de Brétagne. Gran festa pro Protesta umana quotidiana.

Conferenza per Carlo Malato e dottor Pierrot. — Monologhi. — Giuochi di prestigio. — Pesca Miracolosa. — Ballo tutta la notte. Entrata una lira.

Entrée libre et gratuite. Les militants du 18^e sont particulièrement invités.

Gruppo Italiano Studi Sociali. — Sabato, 28 marzo, ore 8 1/2, 49, rue de Brétagne. Gran festa pro Protesta umana quotidiana.

Conferenza per Carlo Malato e dottor Pierrot. — Monologhi. — Giuochi di prestigio. — Pesca Miracolosa. — Ballo tutta la notte. Entrata una lira.

Entrée libre et gratuite. Les militants du 18^e sont particulièrement invités.

Gruppo Italiano Studi Sociali. — Sabato, 28 marzo, ore 8 1/2, 49, rue de Brétagne. Gran festa pro Protesta umana quotidiana.

Conferenza per Carlo Malato e dottor Pierrot. — Monologhi. — Giuochi di prestigio. — Pesca Miracolosa. — Ballo tutta la notte. Entrata una lira.

Entrée libre et gratuite. Les militants du 18^e sont particulièrement invités.

Gruppo Italiano Studi Sociali. — Sabato, 28 marzo, ore 8 1/2, 49, rue de Brétagne. Gran festa pro Protesta umana quotidiana.

Conferenza per Carlo Malato e dottor Pierrot. — Monologhi. — Giuochi di prestigio. — Pesca Miracolosa. — Ballo tutta la notte. Entrata una lira.

Entrée libre et gratuite. Les militants du 18^e sont particulièrement invités.

Gruppo Italiano Studi Sociali. — Sabato, 28 marzo, ore 8 1/2, 49, rue de Brétagne. Gran festa pro Protesta umana quotidiana.

Conferenza per Carlo Malato e dottor Pierrot. — Monologhi. — Giuochi di prestigio. — Pesca Miracolosa. — Ballo tutta la notte. Entrata una lira.

Entrée libre et gratuite. Les militants du 18^e sont particulièrement invités.

Gruppo Italiano Studi Sociali. — Sabato, 28 marzo, ore 8 1/2, 49, rue de Brétagne. Gran festa pro Protesta umana quotidiana.

Conferenza per Carlo Malato e dottor Pierrot. — Monologhi. — Giuochi di prestigio. — Pesca Miracolosa. — Ballo tutta la notte. Entrata una lira.

Entrée libre et gratuite. Les militants du 18^e sont particulièrement invités.

Gruppo Italiano Studi Sociali. — Sabato, 28 marzo, ore 8 1/2, 49, rue de Brétagne. Gran festa pro Protesta umana quotidiana.

Conferenza per Carlo Malato e dottor Pierrot. — Monologhi. — Giuochi di prestigio. — Pesca Miracolosa. — Ballo tutta la notte. Entrata una lira.

Entrée libre et gratuite. Les militants du 18^e sont particulièrement invités.

Gruppo Italiano Studi Sociali. — Sabato, 28 marzo, ore 8 1/2, 49, rue de Brétagne. Gran festa pro Protesta umana quotidiana.

Conferenza per Carlo Malato e dottor Pierrot. — Monologhi. — Giuochi di prestigio. — Pesca Miracolosa. — Ballo tutta la notte. Entrata una lira.

Groupes d'éducation révolutionnaire du 4^e. — Lundi, 30 mars, 8 h. 1/2 du soir, 20, rue Charlemagne, causerie par le camarade Laussinote.

Sujet traité : La propagande intensive.

Grupo libertaria esperantista. — Jeudi, 2 avril à 8 h. 3/4, 2 bis, rue Lissou, cours élémentaire d'esperanto. Organisation du cours supérieur qui consistera dans la traduction des premiers déclarations d'Eliezer. Les camarades qui désirent suivre ce cours supérieur sont priés d'en venir au groupe.

A. I. A. Sections des III^e, X^e et XI^e. — La prochaine réunion aura lieu lundi, 30 mars, salle Cnatel, 1, boulevard Magenta, au premier étage, à 8 h. 1/2.

Vu les décisions qui seront prises à cette réunion, les camarades sont invités à venir très nombreux et pas trop en retard.

Les camarades désirant organiser des réunions ou former des sections de I. A. A., soit à Paris, soit en banlieue, sont priés d'écrire au camarade Veber, 30, rue Julien-Lacroix.

Jeunesse révolutionnaire du 15^e. — Vendredi, 27 courant, à 8 h. 1/2, salle de l'Eglantine parisienne, 61, rue Blomet, causerie par Hubert ; l'Action directe. — Discussion.

Groupes anarchistes du 15^e. — Réunion du groupe tous les mercredis soir, salle de l'Eglantine parisienne, 61, rue Blomet.

15^e Ar. Tous les camarades libertaires et antipatriotiques sont invités à la réunion préparatoire de la campagne antisionniste en vue des prochaines élections, qui aura lieu samedi, 28 mars, salle Lathe, 62, rue de Lourmel.

Maison du Peuple du XX^e. — 87, rue des Galvères.

Vous êtes invités à assister avec votre famille et vos amis au concert privé organisé par les Artistes du Groupe théâtral de la Maison du Peuple du XX^e, qui aura lieu dimanche prochain 29 mars, à 2 h. 3/4 du soir, à la Maison du Peuple.

On jouera : *Fin de Mois*, pièce comique en un acte de Dutilleul. *L'Intrigue*, drame en un acte de Dutilleul. *L'Intrigue*, drame en un acte de Dutilleul.

Entrée gratuite. Vestiaire obligatoire, 0 fr. 25. Gratuit pour les enfants au-dessous de 12 ans.

CHOISY-LE-ROI

Quelques camarades désireux de s'instruire et de propager des idées d'émancipation et de rénovation, viennent de former un groupe d'études sociales.

Les réunions ont lieu tous les mardis à 8 h. 3/4, salle de l'Université populaire, 30, rue Chevreul, Choisy.

Des causeries y sont faites, les sujets traités seront divers ; de façon à intéresser les auditeurs.

Le Communisme et son organisation ; éducation de l'enfance ; Grève générale et grève politique, etc.

Les camarades que la question intéresse et qui voudraient nous aider dans notre propagande voudront bien se mettre en rapport avec Sinay, 24, rue de Vitry (Choisy-le-Roi).

LYON

Dimanche, 29 mars, à 8 h. 1/2, salle Chamard, 26, rue Paul-Bert, causerie par Pierre Dumas.

Sujet traité : l'idée d'une organisation régionale et les opinions des camarades de la région.

Mardi, 31 mars, même salle et même heure : Constitution du groupe anarchiste.

MONTGAILLON-LES-MINES

Réunion des camarades chez J. Blanchet, maison Carreau, rue de la Gare, dimanche, 29 mars, à 9 heures du matin. Dernier appel au sujet du journal.

MARSEILLE

Les Précurseurs. — 2, quai du Canal (2^e étage), samedi, 28 mars, à 9 heures du soir, conférence par Jean Maresan : *Historique et Critique de l'Anarchisme communiste révolutionnaire*.

Cette conférence sera la première d'une série que notre camarade se propose de faire sur les

tendances actuelles de l'anarchisme. Entrée libre et gratuite.

NIMES

Samedi, 28 mars, à 8 h. 1/2 du soir, salle du café Soulas, boulevard Gambetta, causerie et discussion. Organisation d'une promenade champêtre à Beaucarnet.

ROUEN

Samedi, 28 mars, à 8 h. 1/2 du soir, salle de l'Amitié, rue de l'Amitié, controverse sur la Révolution sociale, entre l'abbé Vral et Mauricet.

Causeries populaires. — Salle Lecomte, 46, rue aux Ours, tous les lundis, réunion. Organisation d'une conférence.

SAINT-ETIENNE

Causeries populaires. — 43, rue Mulatière, mardi, 31 mars, à 8 h. 1/2 du soir, controverse sur : Le syndicalisme entre l'Anarchisme et le Dénouement. Thèse syndicaliste, thèse anarchiste.

THIERS

Tous les camarades et lecteurs du *Libertaire* assisteront à la réunion qui aura lieu le lundi, 30 mars, à 8 heures du soir, chez Bouquet, 30, avenue Pierre-Guerin.

On causera sur l'organisation de la conférence d'Avray et sur l'agitation antielectorale à faire.

Petite Correspondance

M. P., à Reims, est avisé que nous avons à lui remettre une lettre de Rappillon.

MARCEAU R. — Avez-vous écourté l'article parce que cet élogé de quelques-uns est un peu trop flatteur et pas toujours mérité ; dans les lignes générales, oui ; mais vous semblez vous emballer avec une chaleur...

Victorine prie les camarades de lui écrire à l'adresse suivante : Victorine Triboulet, 19, rue du Châtel, à Asnières (Seine).

Le camarade Weymann désire entrer en relation avec un camarade mécanicien de Paris ou de la banlieue. Lui écrire au journal.

GUILLLOT, à Montélie. — Bien reçu. Tiendrons compte de la réflexion. Amitiés.

HED, à Lille. — Non, pas d'autres nouvelles de Lis. — Oui, communication faite au journal en question. Nous transmettrons réponse s'il y a lieu, à bientôt vous voir.

GOURDY, à Lyon. — Toutes les semaines, vous trouverez dans *Le Libertaire* les communications qui vous renseigneront. Vous n'avez pas besoin d'autre recommandation et les camarades de Lyon se feront certainement un plaisir de vous recevoir parmi eux. — Cordialement.

GASTON TELLIER. — Nous regrettons de n'avoir pu vous rendre réponse plus tôt, n'ayant nous-mêmes obtenu aucune nouvelle sur l'ouvrage en question. Si une proposition nous parvient, nous vous la ferons savoir.

Les camarades de Nancy et environs qui voudraient faire une propagande antisionniste en vue des élections municipales sont priés de se mettre en relation avec le camarade Jargais, à Bouxières-aux-Dames (M. et M.).

EN VENTE

au "Libertaire"

Tout commandeur de librairie doit être accompagné de son montant en timbres, mandats ou toute autre valeur.

Adresser lettres et mandats à Louis Matha, 13, rue d'Orsel.

La deuxième colonne indique le prix par la poste.

BROCHURES

Aux Conscrits	0 05	0 10
Communisme et anarchie (Kropotkine)	0 10	0 15
En Communisme (Moujier)	0 10	0 15
L'Education de demain (A. Laisant)	0 10	0 15
L'Education libertaire (Domela)	0 10	0 15
Le Rôle de la femme (P. Fischer)	0 15	0 20
Pain, Loisir, A tour (P. Robin)	0 10	0 15
L'Amour libre (A. Verne)	0 10	0 15
L'Immoralité du mariage (Gauguin)	0 10	0 15
Science et Nature (E. Girault)	0 15	0 20
Justice (P. Fischer)	0 05	0 10
L'Argent (Paral)	0 10	0 15
Le Problème de l'Alcoolisme (M. Verne)	0 05	0 10
Les Deux Haricots, Image (Paraf-Javal)	0 10	0 15
Les Hommes de Révolution (Michel Zévaco), Jean Jaurès, Ernest Vaughan, J.-B. Clémence, Sébastien Faure, Guesde, Allemane, Gerauld-Richard	0 10	0 15
Les Femelles scolarisées de 1893-1894 (P. de Pressensé, un juriste et Emile Pouget)	0 25	0 30
La Muse rouge (Le père Lapurge), chaque chanson	0 15	0 20
En Normandie, chanson (M. Verne)	0 10	0 15
Chansons de Ch. Verne (Le Vœux des vieux : Les gous ; Le 1 ^{er} mai ; Bizantine ; Les gous ; Les favoris ; La chanson d'un incroyant ; Prostitution ; Les masques rouges ; Militarisme ; Les gueux ; Petites filles de deux sous ; Amour et Volonté. Chaque chanson	0 20	0 25
Le Patriotisme (P. Emile Henry)	0 15	0 20
Déclaration (P. Emile Henry)	0 10	0 15
Patrie, Guerre Caserne (Ch. Albert)	0 10	0 15
Le Militarisme (Domela Nieuwenhuis)	0 10	0 15
Nouveau Manuel du Soldat	0 10	0 15
Lettres de Piousip (P. Henry)	0 10	0 15
Le Militarisme (D. H. Fischer)	0 15	0 20
L'Antipatriotisme (E. Girault)	0 10	0 15
Le Grosse en l'air (E. Girault)	0 05	0 10
Dolomieu (Grave)	0 10	0 15
Le Mensonge patriotique (Merle)	0 10	0 15
Neuf ans de ma vie sous la chourme militaire (A. Goubert)	0 25	0 30
Les Députés contre les Electeurs (Gavaylle)	0 05	0 10
L'Etat, son rôle historique (Kropotkine)	0 25	0 30
Conception philosophique de l'Etat et des fonctionnaires (Gavaylle)	0 05	0 10
Le parlementarisme et la Grève Générale (P. Friedebenz)	0 10	0 15
Rapports du Congrès antiparlementaire	0 50	0 55
L'absurdité de la Politique (Javal)	0 15	0 20
Les Syndicats des Electeurs (Mirbeau)	0 10	0 15
Le Syndicalisme dans l'Evolution sociale (J. Grave)	0 10	0 15
Contre le Brigandage Marocain (Hervé)	0 15	0 20